

La monnaie selon Menger :

Une voie d'articulation possible entre Prospection et Régulation?

Travail réalisé dans le cadre du département d'Histoire des Théories Economiques et Managériales de l'Université de Lyon II (2007)

Contact : pgarandel@gmail.com

Sommaire :

INTRODUCTION	1
I. LES POINTS DE DIVERGENCE LOCALE, OU LA SPÉCIFICITÉ DES HYPOTHÈSES DE MENGER	4
II. DIVERGENCES THÉORIQUES : LES HYPOTHÈSES PROSPECTIONNISTES SONT-ELLES MENGÉRIENNES ?	12
III. LA DIVERGENCE DES PARADIGMES, OU LA DIFFÉRENCE DES RATIONALITÉS	17
IV. PROSPECTION ET RÉGULATION : VERS UNE VOIE MENGÉRIENNE DE CONCILIATION ?	20
CONCLUSIONS	28
BIBLIOGRAPHIE	28

Introduction

Ce qui fonde l'unité d'une tradition ou d'une Ecole est souvent moins l'accord obtenu sur un nombre déterminé de principes, de procédures et de références, que le réseau polémique des *divergences* et des critiques dont ceux-ci font l'objet concernant leurs sources, leurs justifications ou leurs perspectives d'application. Les courants économiques contemporains ne semblent pas faire exception, comme le montre l'exemple de ces deux Ecoles que tout semble par ailleurs opposer, celle des modes de régulation et celle des modèles de prospection. Le fait même que la première soit présentée comme une « théorie », quand la deuxième se propose comme un ensemble de « modèles » est le signe de divergences profondes, quant à la méthode et aux résultats, entre ces deux modes d'appréhension et de compréhension des phénomènes économiques. Reste que toutes deux semblent obéir au principe « d'unité polémique » évoqué précédemment dans la mesure où, s'il semble difficile de garantir l'unité doctrinale de la Régulation — remise en cause aussi bien par les divergences entre ses fondateurs (notamment Aglietta et Lipietz) que par leur évolution intellectuelle — les modèles de prospection semblent quant à eux indissociables d'une controverse persistante portant sur la référence explicite à un auteur autrichien du XIX^e siècle, Carl Menger.

Le sens et la validité que l'on peut accorder à cette filiation déclarée constitue en effet l'une des topiques auxquelles s'articule l'exposition et l'approfondissement des thèses établies par ces modèles, que ce soit par les modélisateurs eux-mêmes (notamment Wright, Kiyotacki, et Iwai) que par leurs commentateurs, notamment français (Alvarez, Bignon, Compain,

Garrouste, Nadeau, Rocheteau, etc.) En ce sens, le nom de l'économiste viennois constitue bien un « point polémique nodal » des modèles de prospection.

Il est donc d'autant plus surprenant de voir apparaître cette référence *aussi* au sein du corpus régulationniste, sous la plume d'Aglietta et Orléan [2002] ; car si Menger n'est pas, chez Aglietta et Orléan, présenté comme un ancêtre théorique, il n'en reste pas moins que plusieurs points de convergence sont mentionnés, concernant notamment le rôle qu'il convient d'attribuer à la confiance (dans la confiance) d'autrui dans la monnaie. Un détail biographique a peut-être, ici, son importance ; c'est que cette mention régulationniste du nom de Carl Menger s'effectue explicitement en référence aux travaux que Vincent Bignon [2002] a consacrés à l'interprétation de la crise allemande des années 40, dans une thèse dont le jury réunissait, en particulier, outre les deux régulationnistes déjà mentionnés, un représentant des modèles de prospection (Guillaume Rocheteau), et l'auteur d'une critique décisive envers ces modèles (Jean Cartelier [2001]). Cette thèse adopte une démarche en elle-même assez inhabituelle chez les tenants des modèles de prospection, puisqu'il s'agit de tenter d'éclairer les aspects monétaires de la crise allemande (1945-1948) à partir des modèles de Wright et Kiyotacki [1989 et 1993]. Vincent Bignon propose donc de concevoir ces modèles, non plus simplement comme des dispositifs théoriques permettant l'endogénéisation de la monnaie au sein d'un modèle d'équilibre général, mais bien comme un instrument d'interprétation d'un phénomène macroéconomique historiquement situé.

On peut enfin remarquer que l'auteur de cette démarche est devenu depuis l'un des promoteurs de la thèse selon laquelle les modèles de prospection constituent bien une *alternative* au modèle d'équilibre général, équilibre qui tient lieu à la fois de moment critique pour l'étude du caractère « mengérien » des modèles de prospection, de point d'achoppement par rapport aux approches régulationniste — et de point d'appui à la critique de Cartelier.

De sorte que ce « point de convergence » entre les deux Ecoles semble pouvoir s'interpréter de deux façons. On peut en effet admettre l'idée que les détails biographiques sont précisément là pour indiquer ce qui n'a plus rien à voir avec la cohérence interne des modèles ; dans cette optique, la démarche raisonnable consisterait à souligner le caractère historiquement opportuniste, mais théoriquement inopportun, de la référence mengérienne au sein du corpus régulationniste, et à préciser le domaine de validité de cette filiation au sein des modèles de prospection. Cette optique a pour elle un certain nombre d'évidences, qui concernent aussi bien la procédure théorique (l'individualisme méthodologique) que les résultats fondamentaux (la monnaie peut se comprendre par recours aux anticipations rationnelles de l'agent) de la démarche mengérienne ; ces deux éléments indiquent d'emblée les rapprochements possibles entre Menger et les modèles de prospection, mais aussi les divergences essentielles qui le séparent des approches en termes de régulation.

Une autre optique est cependant possible. On peut en effet admettre que la référence problématique adressée par les modèles de prospection aux idées de Carl Menger indiquent *par leurs limites mêmes* la possibilité d'un dépassement du cadre classique de ces modèles ; dépassement qui pourrait être corrélé à celui du référentiel de l'équilibre général, et qui permettrait d'établir des points de communication avec les approches régulationnistes, par la mise en œuvre d'une rationalité différente de la rationalité strictement mathématique des modèles originels. C'est cette optique que nous privilégierons ici, non par une approche des points de convergence possible entre les deux modèles, mais par la mise en lumière des écarts qui subsistent entre la rationalité mathématique, « walrasienne » des modèles fondateurs, et la rationalité « prosaïque », que l'on pourrait dire aristotélicienne¹, de Carl Menger. La critique

¹ : Nous ne nous attarderons pas ici sur le caractère proprement « aristotélicien » de la rationalité mengérienne ; nous soulignerons néanmoins la démarche parfois paradoxale dans laquelle s'intègre la mise en valeur de l'« aristotélisme » de Menger, quand celui-ci est mobilisé pour montrer les limites du rapprochement,

du caractère « mengérien », non-mengérien, voire « anti-mengérien » (selon le mot d'Iwai) de la démarche des modèles de prospection peut en effet s'effectuer de deux façons : une première approche consiste à examiner les points de divergence entre le modèle *de Menger* et les modèles de prospection, concernant par exemple la fixation des prix, le statut de l'imitation, l'usage des mathématiques, etc. ce qui permet entre autres de montrer qu'il y a bien quelque chose de neuf sous le soleil de la théorie économique, et que everything old n'est pas véritablement new again. Le problème de cette approche est qu'elle laisse toujours planer un doute quant à sa finalité : s'il s'agit en effet de montrer que Wright n'est pas Menger, en d'autres termes qu'il existe des différences entre leurs hypothèses respectives, une question accidentelle semble prendre la place de la seule question qui mériterait *théoriquement* d'être posée, et qui concerne le caractère *mengérien* des modèles de prospection. S'il est en effet *historiquement* évident que Menger ne pouvait pas raisonner en termes de paire d'individus se rencontrant de façon aléatoire, il est en effet beaucoup moins évident que le caractère irréaliste de cette hypothèse méthodologique puisse suffire à la condamner comme « non-mengérienne ».

Une seconde approche est alors possible, qui tente de corrélérer les points de divergence *locale* entre les différents modèles et les points de divergence qu'elles traduisent au niveau des *principes*, c'est-à-dire en ce qui concerne la *rationalité* mise en œuvre dans chacun des systèmes. Il ne nous semble en effet peu fécond de tenter de rapprocher les conclusions de Menger et de Wright-Kiyotacki en faisant abstraction de la méthode qu'ils mettent en œuvre (option parfois suggérée par les tenants des modèles de prospection), dans la mesure où, d'une part, cette distinction risque de n'avoir pas grand sens concernant la théorie d'un penseur autrichien du XIX^e et où, d'autre part, ce que traduit la méthode employée est précisément une compréhension spécifique de la « rationalité » ; or c'est précisément ce qui distingue la rationalité mengérienne de celle que mettent en œuvre les modèles de prospection qui nous semble *fonder* les divergences locales que de nombreux commentateurs ont déjà relevées ; et c'est encore cet écart qui nous semble permettre les rapprochements entre la conception mengérienne de la monnaie et les approches en termes de régulation.

Cette optique n'est évidemment pas inédite, et plusieurs commentateurs ont déjà tenté d'inscrire leur étude des écarts entre la théorie de Menger et les modèles de prospection en montrant les divergences plus profondes que ces écarts traduisaient. C'est notamment le cas de l'interprétation que donne Garrouste [1994] du refus par Menger de la formalisation mathématique, refus dont il montre qu'il est lié à une compréhension différente, chez Menger et Walras, de la notion de causalité ; c'est aussi le cas dans l'explication que donne Campagnolo [2004] des résistances de Menger à l'égard de la notion d'équilibre, résistances qui trouvent leur fondement dans l'opposition que ce dernier effectue entre les compréhensions statique et dynamique des échanges. Ce que nous essaierons de montrer, c'est que l'ensemble des divergences locales, dans la mesure où il s'agit de divergence qui ne soulignent pas seulement une différence de contenu entre les hypothèses de Menger et celles de Wright, Kiyotacki ou Iwai, mais une divergence de principe, peuvent être ressaisies à partir d'une divergence fondamentale concernant la façon dont se justifient aussi bien la *construction* du modèle que sa *validation*, c'est-à-dire à partir d'une divergence concernant la notion même de rationalité. Nous indiquerons ensuite la manière dont semble pouvoir se construire, à partir de cette divergence, des points de communication entre une Prospection « renouvelée » et une Régulation que l'on pourrait dire « démarxisée ».

nécessairement anachronique, de sa pensée et des modèles de prospection. Pour une mise en lumière de la lecture mengérienne d'Aristote, cf. Campagnolo [2004].

I. Les points de divergence locale, ou la spécificité des hypothèses de Menger

Les divergences entre la théorie de Menger et les modèles de Kiyotacki, Wright et Iwai apparaissent dès la présentation des conditions de rencontre entre les agents ; si les agents mengériens se meuvent au sein de marchés qui s'instituent par l'échange lui-même, et si la relation bilatérale qui constitue l'échange se construit au sein de relations multilatérales dont l'organisation progressive et endogène constitue le mouvement même du processus d'*institutionnalisation* de la monnaie, la rencontre prospectionniste se définit, quant à elle, comme une rencontre strictement aléatoire entre des paires d'échangeurs. Mais si ce caractère aléatoire supprime la dimension historique de l'apprentissage, facteur d'une réduction croissante de l'incertitude chez Menger, en revanche elle rend la probabilité de rencontre quantifiable, ce que ne permet pas l'incertitude mengérienne.

De même, comme le remarque Jérôme Valdy, l'incertitude de l'échange porte chez Menger sur trois niveaux : « la valeur et la nature des biens échangeables (exprimées à travers les rapports d'échanges), le lieu et la période de l'échange, la personne avec qui échanger. »² Cette triple incertitude ne se superpose pas à celle de l'échange prospectionniste, laquelle prend place dans un modèle séquentiel [Kiyotacki et Wright, 1989 ; 1991] au sein duquel pour une période, un individu rencontre un autre individu pour échanger un bien — toute communication étant impossible en-dehors de ces rencontres bilatérales, s'effectuant de façon aléatoire. L'échange prospectionniste a dès lors pour tâche d'assurer, non pas (comme c'est le cas chez Menger) la double coexistence des volontés des agents mais bien, selon l'expression de Valdy, la double coïncidence des *échanges désirés*. Ceci suppose de considérer les échanges potentiels comme entièrement déterminables et déterminés *a priori*, indépendamment du processus réel de la confrontation dynamique des volontés, ce qui est évidemment impossible chez Menger.

Cette stérilisation de la rencontre réelle, qui perd toute efficacité dans la création d'information, permet en fait de ne considérer que les seuls coûts de « l'échange » ainsi extirpé du procès des volontés individuelles ; ici encore, ce que la modélisation perd en dynamisme, elle le gagne en quantification, puisque la mathématisation du coût des échanges est possible — contrairement à l'expression des volontés.

L'idée d'une calculabilité *a priori* du coût des échanges, déjà étrangère à Menger, l'est sans doute moins cependant que ce que cette prédétermination rend possible, à savoir le caractère communément partagé de la connaissance de la mesure de ces coûts. Que l'individu puisse déterminer *a priori* ce qu'il consentirait à donner ou à recevoir en échange d'un bien est déjà contredit par le fait que l'adéquation bien-besoin ne préexiste pas, chez Menger, à l'échange ; comme le remarque David Versailles [1999], le fait que ni la notion de *Bedarf*, ni la notion de *Bedürfniss* ne renvoient chez Menger à des quantités de biens « peut être expliqué par référence à la chronologie du processus cognitif des agents : les besoins ne sont transformés en biens qu'à l'issue du processus de décision, et donc l'assimilation des biens aux besoins est une vision *ex post* qui synthétise la démarche individuelle, ou la résume, mais ne la reconstruit pas. » (p. 6) Mais plus encore, que ce contre quoi un bien pourra effectivement s'échanger (son prix) tombe dans un *common knowledge* immédiatement accessible à tous les participants potentiels, voilà qui remet directement en cause la dimension subjective de la valeur telle que l'entend Menger. Et, à ce titre, c'est une différence radicale qui sépare la conception mengérienne de toute détermination exogène des prix telle qu'elle apparaît chez Kiyotacki-Wright, ou Iwai.

Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les prix qui ne sont pas disponibles chez Menger ; ce sont également les quantités de biens disponibles sur le marché. Si l'on peut effet remarquer que

² : J. Valdy, *Menger et les néo-Cloweriens : la double coïncidence des besoins à l'origine de la monnaie ?*, p. 7

l'idée d'une « traduction » possible de l'échangeabilité d'un bien dans la probabilité d'une rencontre au sein de laquelle serait ce bien sera accepté est bien, en un sens, « mengérienne », elle ne le reste que si l'on rappelle deux conditions qui réduisent fortement la portée du rapprochement ; d'une part, l'échangeabilité ne se résume pas pour Menger à la liquidité, puisqu'il faut encore que la marchandise soit acceptée à un « prix économique ». Or justement, ce prix économique n'est pas un prix donné « objectivement » à tous les participants, il est le résultat d'observations individuelles permettant à l'individu de se constituer en « price-finder » ; et le prix économique ainsi trouvé, qui sert d'étalon à l'échange effectivement envisagé, ne risque pas de tendre de façon asymptotique vers un prix moyen étendu, puisque précisément la valeur de ce contre quoi il peut s'échanger n'est pas la même pour tous les individus.

Mais cette même analyse, qui interdit l'objectivation du prix économique en prix de marché déterminé de façon exogène, vaut pour l'évaluation des quantités disponibles ; comme le remarque Versailles, si dès la première édition des *Grundsätze* l'échangeabilité du bien repose largement sur une analyse des quantités disponibles, « ces quantités ne peuvent jamais être objectivées, puisqu'elles sont enracinées dans le raisonnement de chaque individu. » (p. 6). Fonder l'échangeabilité du bien sur les quantités disponibles ne permet donc pas, chez Menger, de l'objectiver ; « ce n'est [donc] pas dans l'objectivité que l'aspect social peut dépasser le niveau strictement subjectif : c'est le niveau subjectif qui prime dans la confrontation des différentes appréciations de l'économicité du bien. » (p. 9)

Une fois encore, il est impossible de poser la quantification de l'échangeabilité *a priori* ; une telle quantification n'a aucun sens dans la théorie de Menger, où seule une évaluation subjective de l'échangeabilité est possible, évaluation qui ne peut se construire que par les échanges. Comme l'a bien vu Horwitz [1992], l'information chez Menger, qu'elle concerne l'échangeabilité ou la rareté des biens, ne préexiste jamais à l'échange réel, elle est *créée* par l'échange.

« A market characteristic of a good, such as saleability or scarcity in comparison to wants, is not a piece of objective information in Menger's theory. Rather, such knowledge can only be discovered and constituted through the actual process of economic exchange. (...) Knowledge about saleability — and other subjective preferences and valuations — is generated by the process of exchange. To view the shift from direct exchange to monetary exchange as simply redistributing existing knowledge is to miss the crucial point that such a shift *creates* what previously did not exist in any accessible form. » (Horwitz [1992], p. 196)

On peut alors revenir à notre point de départ, en soulignant que, chez Menger, le fait que l'adéquation biens-besoins, la mesure de l'échangeabilité, la détermination du prix soient autant de processus dynamiques qui ne s'élaborent que par et à travers l'échange, implique que ce qui subsistait en amont de l'échange — les préférences de l'individu — soient elles-mêmes transformées à l'issue de l'échange. Si la rationalité qui préside à l'échange est fondamentalement processive, découvrant au fil de son exercice aussi bien les *données* que les *règles* de son raisonnement, alors il faut admettre avec Menger que même les préférences individuelles sont transformées dans le cours des échanges — ce qui contredit toute formalisation statique d'un calcul fondé sur ces mêmes préférences.

La question est alors de savoir, dans un contexte théorique où ne sont donnés ni les prix, ni l'adéquation biens-besoins, ni les quantités, et où la rationalité de l'individu elle-même est en devenir — comment, dans un tel contexte d'incertitude radicale où rien n'apparaît quantifiable, l'apparition d'une économie monétaire est néanmoins *possible*. La description que nous avons donnée du contexte d'élaboration de cette économie suffit à montrer que

celle-ci ne peut évidemment pas se constituer à partir d'un calcul à la Iwaï, puisque celui-ci ne pourrait pas même se construire *après* que tous les échanges ont été réalisés. On pourrait donc penser que Iwaï a donc raison sur un point, celui qui concerne le caractère « anti-mengerian » du *bootstrap*.

Or précisément, s'il est un mécanisme que la théorie de Menger semble bien intégrer, c'est le *bootstrap* ! Alvarez [2002] utilise une expression tout à fait parlante pour désigner le caractère auto-promoteur de l'échange indirect chez Menger, en parlant de « self-reinforcing dynamic process » (p. 6). Un passage de Menger [1892] suffit à manifester la présence d'un mécanisme de *bootstrap* :

« When the relatively most saleable commodities have become « money », the great event has in the first place the effect of substantially increasing their originally high saleableness. Every economic subject bringing less saleable wares to market, to acquire goods of another sort, has thenceforth a stronger interest in converting what he has in the first instance into the wares which have become money. » (p. 250)

Comme le remarquent Alvarez, Bignon, Gimenez et la plupart des commentateurs récents, il y a donc bien un caractère de *self-enforcement* de l'usage d'une marchandise-monnaie chez Menger ; mais cette auto-promotion n'a rien à voir avec un calcul fondé sur des anticipations rationnelles portant sur les raisonnements effectués par les autres partenaires du marché. Bien au contraire, ce n'est pas sur une *anticipation* que se fonde l'extension de l'économie monétaire à partir des quelques « experts » originaux, mais bien sur une *observation*. La démarche des agents n'est pas projective, déduisant la stratégie optimale d'un calcul informé, mais *inductive*, fondée sur le constat de la réussite établie *de facto* par l'usage d'une marchandise.

En fait, c'est la dissociation des experts et des « suiveurs », telle que la présente Menger, qui est incompatible avec la rationalité des agents telle que la présente Iwaï : car la genèse de l'économie monétaire *repose*, chez Menger, sur le fait qu'il *n'y a pas* d'accord général sur l'usage d'une marchandise comme monnaie, tout d'abord parce qu'il *n'y a pas* de « rationalité » également partagée par tous les participants. La conclusion semble donc être que la découverte des avantages d'une économie monétaire généralisée, et l'anticipation de cette découverte chez tous les autres agents (anticipation qui fonde en retour les avantages de l'économie monétaire, selon le principe d'un cercle vertueux dont tout le problème est de savoir comment on peut y entrer) n'a pas de place chez Menger. Et tel est bien le cas : *personne*, chez Menger, n'a inventé la monnaie en tant que moyen d'échange généralisé. Le principe d'un bien constitué en moyen d'échange général est totalement étranger à la pensée de premiers experts, de même qu'il est entièrement absent de l'esprit de ceux qui vont les imiter.

Les agents mengériens n'inventent pas, ne calculent pas, ils « se rendent compte que » ; en premier lieu, quelques individus s'aperçoivent que certaines marchandises sont plus aisément échangeables que d'autres, et comprennent que le fait d'apporter sur le marché ces marchandises leur est plus profitable ; cette compréhension n'est pas de l'ordre de la déduction logique a priori, elle ne s'élabore que dans le contexte des échanges effectifs qui manifestent cet avantage comparatif de certaines marchandises. Menger insiste aussi bien sur le caractère *limité* de cette connaissance, que sur son ancrage social :

« Das Geld ist keine Erfindung der Völker. Die einzelnen wirtschaftenden Individuen im Volke gelangten allerorten mit der steigenden Einsicht in ihre ökonomischen Interessen zugleich auch zu der *nahe liegenden Erkenntniss*, dass durch die Hingabe minder absatzfähiger Waaren gegen

solch von grösserer Absatzfähigkeit ihre speciellen ökonomischen Zwecke um einen bedeutenden Schritt gefördert werden und son enstand das geld an zahlreichen von einander unabhängigen Culturecentren mit der fortschreitenden Entwicklung der Volkswirtschaft. » (Menger [1871] 260, nous soulignons]

Par conséquent, la saisie des avantages d'une économie proprement monétaire, où les individus s'accorderaient sur le fait d'accepter une marchandise comme moyen de paiement, ne peut pas justifier l'usage de cette monnaie, même par une partie du corps social. *Les agents mengériens n'anticipent pas la saisie de ces avantages par les autres agents, ils ne se préoccupent que de leur propre stratégie.* Cette stratégie est donc totalement indépendante, chez Menger, de stratégies que l'on pourrait supposer être adoptées par les autres individus ; ce sont uniquement les échanges qui font prendre conscience à l'individu que certains biens s'échangent plus facilement que d'autres, et qu'il est préférable pour lui d'accepter en échange des biens qu'il pourra échanger facilement pour obtenir par la suite des biens qui lui apparaîtraient désirables. L'agent mengérien ne compare pas deux systèmes d'échanges, il s'adapte à la réalité des échanges qu'il rencontre et s'efforce d'en tirer le meilleur parti. Ceci implique que les « non-experts » ne pourront pas non plus saisir l'avantage comparatif d'un système monétaire d'échange, pas plus qu'ils ne pourront anticiper les stratégies des autres participants. Comment dès lors expliquer l'extension de ce « troc indirect » ? Encore une fois, il ne s'agit pas de comprendre, il s'agit de regarder. Les agents *observent* que ceux qui acceptent des marchandises facilement échangeables en échange de leurs biens réussissent mieux que les autres. La fréquentation des marchés leur indique que, *de facto*, cette manière de procéder est payante. Comme l'écrit Menger : « Il n'y a pas de meilleure voie à partir de laquelle les hommes peuvent devenir informés quant à leurs intérêts économiques que celle de l'observation du succès économique de ceux qui emploient les moyens appropriés pour atteindre leurs fins. » (Menger [1892], p. 261)

Le mécanisme d'imitation est sans doute le point où la divergence des rationalités mises en œuvre par Menger et les modèles de prospection, divergence sur laquelle nous reviendrons par la suite, est la plus visible. Pour Menger, l'adoption d'un comportement n'est pas rationnel parce qu'il est mathématiquement justifiable. Elle est rationnelle si l'on peut admettre que des individus rationnels l'adopteront. Or quelle stratégie doit-on déduire de la rationalité d'un individu placé dans une situation évolutive où ni les prix, ni les quantités, ni les stratégies des autres, ni les besoins des autres, ni rien de tout cela n'est donné ? Pour Menger, la réponse est évidente : un agent rationnel placé dans un tel contexte d'incertitude, constatant le succès de ceux qui pratiquent l'échange indirect — tendra à les imiter. On peut même sans doute admettre que, si le mécanisme de l'échange monétaire était tel qu'il ne pouvait être efficient qu'à condition de n'être pratiqué que par un nombre *réduit* de participants, le processus d'imitation n'en aurait pas moins lieu chez Menger.

Menger n'a aucunement besoin de justifier mathématiquement le succès de la stratégie monétaire pour admettre que des individus imitent un comportement qui semble profiter à ceux qui l'adoptent. L'induction est un comportement rationnel en contexte d'incertitude.

Mises a d'ailleurs fort bien noté la différence qui sépare la « soutenabilité » mathématique et la rationalité mengérienne dans le processus d'imitation ; il ne s'agit pas, chez Menger, de comparer mathématiquement les avantages de deux systèmes d'échanges, puis d'anticiper chez autrui un comportement adéquat aux résultats de ce comparatif, mais de constater la réussite effective d'une pratique particulière.

«The happy idea of [indirect exchange] could strike the shrewdest individuals, and the resourceful could imitate the former's method. It is

certainly more plausible to take for granted that the immediate advantages conferred by indirect exchange were recognized by the acting parties than to assume that the whole image of a society trading by means of money was conceived by a genius and, if we adopt the covenant doctrine, made obvious to the rest of the people by persuasion. (Mises [1966], p. 406)

Ce n'est pas la soutenabilité mathématique qui fonde la rationalité de la stratégie choisie par l'agent mengérien, c'est le succès manifeste de son adoption par d'autres agents ; en d'autres termes, l'agent mengérien n'a pas besoin de comprendre *si* et *pourquoi* cette stratégie serait efficace si elle était adoptée par tous — chose que les mathématiques peuvent effectivement montrer ; c'est l'observation du passé, non l'anticipation de l'avenir, qui fait de cette stratégie une stratégie *rationnelle* aux yeux de Menger.

Ceci ne remet pas en cause le mécanisme de *bootstrap* : plus les individus adoptent les échanges indirects, et plus le succès de cette stratégie est avéré ; plus ce succès est manifeste, et plus la stratégie sera imitée. Il y a bien *self-enforcement* du mécanisme d'échange indirect, mais d'une façon telle que la prise en compte des stratégies à venir des autres agents est totalement évacuée ; la seule « anticipation » incluse dans le raisonnement de l'agent mengérien est que l'échange indirect sera aussi payant à l'avenir qu'il l'a été jusqu'à aujourd'hui. En d'autres termes, la seule anticipation que fait intervenir la démarche de l'agent, fondée sur l'observation du passé — est celle que traduit l'application pure et simple du principe d'induction.

On voit donc comment la théorie de Menger répond en fait aux deux grandes objections opposées aux modèles de prospection. A l'objection de Clower, selon laquelle on ne peut rien dire de ce que choisira de faire autrui, l'imitation mengérienne répond que le *bootstrap* qui s'y trouve inclus ne repose en rien sur l'anticipation rationnelle des stratégies rationnellement élaborées par les autres agents. A l'objection de Cartelier, selon laquelle le calcul mathématique montre la possibilité d'un double équilibre de Nash (équilibre de troc et équilibre monétaire), cette même imitation répond que ce n'est en rien la preuve mathématique de l'efficacité de l'équilibre monétaire qui fonde le choix des agents. D'un point de vue strictement mengérien, *même* si l'équilibre monétaire *généralisé* devait s'avérer sous-éfficace, l'échange indirect n'en serait pas moins imité par les agents, la stratégie rationnelle en contexte d'incertitude se limitant à l'induction. *A contrario*, s'il fallait admettre que les agents, pour maximiser leur intérêt, doivent passer par une phase plus ou moins longue de « perte sèche » (ce qui pourrait être une voie de sortie possible pour les modèles de prospection conçus en termes de théorie des jeux), il serait erroné de faire appel à ce raisonnement pour expliquer la genèse de l'économie monétaire selon Menger. Ce n'est pas l'efficacité mathématiquement prouvée qui justifie le choix rationnel des agents, c'est l'efficacité effectivement avérée.

Ceci nous amène à poser une dernière question concernant la divergence des hypothèses de Menger et celles des modèles prospectionnistes. Un *bootstrap* mengérien peut-il suffire à endogénéiser entièrement le passage à l'économie monétaire ? En d'autres termes, l'imitation inductive peut-elle expliquer la généralisation *totale* de l'échange indirect, ainsi que la focalisation (qui lui est coextensive) sur une marchandise-monnaie unique ?

Il faut d'abord éclaircir ce que Menger entend par « monnaie ». Selon Iwāi, Menger n'aurait pas suffisamment distingué la dimension marchande et la dimension monétaire du bien-monnaie ; et, de fait, plusieurs passages de Menger montrent que ce dernier rattache explicitement la dimension monétaire du bien-monnaie et les caractéristiques internes de ce bien (pour expliquer notamment le fait que les échanges indirects se soient orientés vers les métaux précieux).

Néanmoins, on aurait tort de dire que pour Menger le terme « monnaie » désigne tout bien qui joue le rôle d'intermédiaire dans une stratégie d'échange indirect. Il faut en effet distinguer deux sens du terme de « monnaie » dans les textes de Menger : un sens large, qui englobe tous les biens qui ne sont pas échangés pour eux-mêmes mais pour leur capacité supposée à être échangés ultérieurement contre des biens effectivement désirés, et un sens restreint, selon lequel la monnaie désigne le bien qui peut servir de monnaie d'échange dans *tout* échange. Il ne s'agit pas là d'une ambiguïté, mais d'un reflet de ce qui pour Menger constitue la « nature » d'une chose ; pour Menger, comme pour Aristote, la nature véritable d'une chose est ce que cette chose sera lorsqu'elle aura atteint son stade ultime d'évolution, de développement. Le bien que l'on utilise pour son échangeabilité est bien, en cela, « monnaie », même si *la* monnaie désigne le bien qui peut être échangé dans tout échange. C'est faute de saisir la raison de cette ambivalence qu'Iwaiï peut écrire que la théorie de Menger ne permet pas de fonder la généralisation de l'économie monétaire « *by a natural way* ». La voie naturelle, pour Menger, ne désigne pas celle dans laquelle aucun facteur extérieur n'intervient, mais bien le processus par lequel l'essence, la nature d'une chose trouve à s'accomplir. La généralisation de la monnaie n'est que l'expression progressive de son essence monétaire. C'est ce qui explique que chez Menger, alors qu'il est impossible d'identifier un « shift » soudain par lequel l'économie de troc laisserait la place à une économie monétaire — les propriétés intrinsèques du bien-monnaie devenant alors totalement secondaires — on trouve néanmoins des formules qui posent la différence entre monnaie et marchandise comme différence *absolue* ; un passage de *On the origins of Money* va même jusqu'à juxtaposer les deux affirmations :

« What therefore constitutes the peculiarity of a commodity which has become money is, that the possession of it procures for us at any time, i.e. at any moment we think fit, assured control of every commodity to be had on the market, and this usually at prices adjusted to the economic situation of the moment ; the control, on the other hand, conferred by other kinds of commodities over market goods is, in respect of time, and in part of price as well, uncertain, relatively if not absolutely. Thus the effect produced by such goods as are relatively most saleable becoming money is an increasing differentiation between their degree of saleableness and that of other goods. And this difference in saleableness ceases to be altogether gradual, and must be regarded in a certain aspect as something absolute. » (Menger [1892], p. 152)

La monétarisation du bien lui-même doit être comprise en termes de processus ; mais ce processus n'est que le développement de l'essence même de la monnaie, laquelle est qualitativement différente de celle des marchandises.

Qu'en est-il alors du caractère endogène de ce processus ? Doit-on admettre que la monnaie peut et doit être comprise comme le résultat d'un développement autonome des échanges, ou faut-il admettre que l'intervention d'une instance extérieure (notamment l'Etat) est nécessaire ? Encore une fois, il faut revenir à ce que Menger considère comme un « *natural way* ». Si la monnaie doit être expliquée de façon rationnelle, alors il faut exclure qu'elle ne soit que le résultat d'événements contingents, extrinsèques à la rationalité même des échanges. C'est bien dans la logique même des échanges qu'il faut trouver, pour Menger, la raison dynamique du déploiement de l'économie monétaire.

Mais cela n'exclut pas, pour Menger, l'intervention de l'Etat, à *condition que cette intervention puisse elle-même être intégrée de façon rationnelle à l'explication théorique de la monnaie*. La rationalité mengérienne est une rationalité située, contextuelle, progressive, ce qui implique qu'elle ne se développe qu'au contact du monde réel. En ce sens, il est tout aussi

absurde d'exclure *a priori* la prise en compte de l'Etat dans la théorie de la monnaie, que d'exclure les échanges réels entre individus. Mais cela ne doit pas non plus nous conduire à expliquer l'apparition (ou la généralisation) de la monnaie à partir d'une décision (de l'individu ou de l'Etat) dont on ne pourrait rendre compte de façon rationnelle. Ce n'est pas l'auteur de l'acte qui importe pour Menger, c'est la rationalité de son action ; et l'on peut remarquer que Menger insiste autant sur le fait que l'Etat n'a pas « créé » la monnaie, que sur le fait qu'aucun individu ne l'a « inventée ». Ce qu'il faut exclure d'une théorie rationnelle, c'est l'arbitraire. En ce sens, s'il faut exclure l'histoire, c'est parce que les événements qui s'y trouvent sont toujours *contingents*. L'approche « non-théorique » est une approche au sein de laquelle la genèse *ou* la généralisation de la monnaie seraient considérées comme rationnellement inexplicables. La monnaie ne doit être ni le fait du prince, ni le fait de l'individu, mais le fait *des échanges*.

On peut donc d'ores et déjà constater le caractère « anti-mengerian » du modèle d'Iwai qui, entièrement consacré à une endogénéisation de la *généralisation* de la monnaie, renvoie l'apparition même d'un bien-monnaie « à l'histoire » [Iwai, Septembre 1988, p. 11]. Iwai suppose explicitement que l'économie monétaire repose, au départ, sur le fait que quelques individus, « by some reason », adoptent la pratique de l'échange indirect, qui plus est focalisé sur un bien dépourvu de toute utilité. C'est précisément ce qu'interdit la théorie mengérienne, au sein de laquelle la « théoricité » de l'approche est garantie par la reconstruction possible du concept de monnaie à partir des données simples de l'échange. Abandonner l'origine de la monnaie à l'histoire c'est, pour Menger, abandonner le projet d'une théorie rationnelle de la monnaie.

On comprend dès lors pourquoi Menger insiste davantage sur le fait que ni l'individu, ni l'Etat ne sont *à l'origine* de la monnaie, que sur le fait qu'ils ne sont pas nécessaires à sa généralisation. Il est en effet incommensurablement plus grave de poser l'intervention d'un acteur particulier *à l'origine* de la monnaie, puisqu'il est alors impossible d'intégrer cette intervention dans la trame d'une explication rationnelle se développant *à partir* des échanges. En revanche, l'intervention d'acteurs contextuels comme l'Etat dans le processus de généralisation est beaucoup moins problématique pour la théorie, dans la mesure où ce qui importe pour Menger est de construire l'explication à partir d'éléments simples, et non d'un nombre *déterminé* d'axiomes.

C'est ce qui explique que Menger n'hésite pas à poser l'Etat comme un acteur *nécessaire* à la généralisation complète de l'économie monétaire, à la réalisation totale du concept de « monnaie ». On n'a pas assez noté que les passages les plus souvent cités pour démontrer le caractère « endogène » de la théorie mengérienne ne concernent le plus souvent que l'*origine* de la monnaie (celle-là même que Iwai renonce à expliquer), et non la constitution d'une économie proprement monétaire. Plus encore, le passage que les *Grundsätze* consacre à cet aspect « incréé » de la monnaie est précisément celui qui précède immédiatement l'affirmation selon laquelle l'Etat est *nécessaire* à la généralisation totale de l'échange monétaire.

« Das Geld ist keine staatliche Erfindung, nicht das Product eines legislativen Actes und die Sanction desselben Seitens der staatlichen Autorität ist demnach dem Begriffe des geldes überhaupt fremd. Auch die Existenz bestimmter Waaren als geld hat sich naturgemäss aus den ökonomischen Verhältnissen herausgebildet, ohne dass die staatliche Einflussnahme hiebei erforderlich gewesen wäre » (Menger [1871])

L'origine de la monnaie ne peut donc être expliquée par une quelconque intervention de l'Etat — par rien d'autre, en fait que par la rationalité individuelle se déployant au fil des

échanges. Est-ce à dire que l'Etat peut disparaître du modèle dans lequel l'institution d'une économie monétaire se trouve rationalisée ? Non. Menger poursuit :

« Erhält nun aber in Übereinstimmung mit den Bedürfnissen des Verkehrs ein Gut die Staatliche Sanction als geld, so wird dadurch bewirkt, dass nicht nur jede Leistung an den Staat selbst, sondern auch alle übrigen Leistungen, deren Inhalt im concreten Fall nicht anderweitig normirt ist, namentlich also jede anstatt der ursprünglich festgestellten und aus irgend einem Grunde weggefallenen subsidiarisch eintretende Leistung nur in jenem Gute mit rechtlicher Wirkung gefordert und angeboten werden kann, dass also diesem Gute der Charakter der universellen Vertretungsfähigkeit von Staatswegen aufgedrückt wird, ein Umstand, der das betreffende Gut nicht erst zum Gelde macht, wohl aber seinen Geldcharakter bedeutend vervollkommnet. » (Menger [1871], pp. 259-260)³

L'Etat est donc si peut exclu par la théorie mengérienne qu'il est explicitement posé comme une condition de la généralisation globale de l'économie monétaire, à travers l'institution de la monnaie comme équivalent général ! La monnaie ne devient substitut universel, mesure de valeur, que par l'intervention de l'Etat — et ce, sans attendre 1892.

A cet égard, il nous semble que cette hypothèse de Menger met en lumière une limite éventuelle de la critique que Cartelier adresse aux modèles de prospection.

Ici encore, on voit comment les critiques adressées aux modèles de prospection échouent à maintenir en échec la théorie de Menger, puisqu'elles portent sur des problèmes qui, chez lui, n'existent pas. Il n'est nul besoin, selon Menger, de faire intervenir un *deus ex machina* qui informera les agents du bien-fondé des anticipations qu'ils effectuent de l'acceptation par les autres agents de la monnaie, puisque c'est le *fait* de l'échangeabilité supérieure d'un bien qui *initie et soutient*, chez Menger, la dynamique inductive de l'échange indirect. Il n'y a pas de « choix » entre deux techniques de transaction dont la *généralisation* permettrait de déterminer un équilibre, cet équilibre déterminant en retour le choix lui-même. De ce point de vue, la critique de Cartelier selon laquelle le choix d'une telle technique ne peut être que « collectif » (Cartelier [2001], p. 1002-1003) n'est pas valide pour Menger, puisque les agents mengériens ne choisissent pas un type d'économie possible, mais un comportement qui *apparaît* empiriquement avantageux ; ils ne choisissent pas les *règles* du jeu collectif, ils se déterminent eux-mêmes par induction en fonction des *résultats* déjà obtenus.

A l'inverse, cela fait apparaître les limites du parallèle que l'on pourrait être tenté de dresser entre la coordination centralisée — requise implicitement par les modèles de prospection — et la figure du commissaire-priseur walrassien. Si en effet les agents prospectionnistes se déterminent en fonction d'un calcul fondé sur la généralisation des stratégies, ils seront tout naturellement portés à choisir l'équilibre efficient ; que ce choix ne puisse s'effectuer de façon entièrement décentralisée, c'est ce que l'on peut montrer en comparant la situation des agents prospectionnistes à ceux d'un dilemme du prisonnier, théoriquement condamnés à choisir l'équilibre de Nash sous-efficient. Reste que l'alternative est du type 0/1, et qu'il est inconcevable que des agents conservent une stratégie médiane, une « confiance limitée » dans

³ : La traduction donnée de ce passage dans les *Principles* est la suivante : « But if, in response to the needs of trade, a good receives the sanction of a state as money, the result will be that not only every payment to the state itself but all other payments not explicitly contracted for in other goods can be required or offered, with legally binding effect, only in units of that good. There will be the further, and especially important, result that when payment has originally been contracted for in other goods but cannot, for some reason, be made, the payment substituted can similarly be required or offered, with legally binding effect, only in units of the one particular good. Thus the sanction of the state gives a particular good the attribute of being a universal substitute in exchange, and although the state is not responsible for the existence of the money-character of the good, it is responsible for a significant improvement of its money-character. » (p. 262, nous soulignons)

la monnaie dès lors que l'on introduit une instance centrale qui garantirait l'échangeabilité du bien-monnaie. Dans l'équilibre monétaire, nul n'a intérêt à choisir une stratégie de troc ; par conséquent, le rôle de l'instance centrale semble devoir se limiter, non à une quantification multiple des « degrés de confiance » individuels dans la monnaie, mais à un simple signal « on » lancé à tous les participants. Et, en ce sens, le centralisateur prospectionniste ressemble beaucoup moins à un commissaire-priseur qu'à un Etat donnant un *cours légal* au bien-monnaie — ce qui est précisément ce qu'effectue l'Etat mengérien.

Ce qui rejoint notre dernière divergence : si les modèles comme celui d'Iwai, alors même qu'ils peuvent abandonner la question de l'origine de l'échange indirect à l'histoire, doivent pour sauver leur cohérence interne nier toute intervention de l'Etat dans le processus de généralisation (ce qui les expose à la critique de Cartelier), en revanche pour Menger une intervention rationnellement explicable de l'Etat n'est guère problématique tant que l'on ne pose pas un acte arbitraire (de l'Etat ou de toute autre instance) à l'origine de l'échange monétaire.⁴

Sur ce dernier point encore, les divergences d'hypothèses entre les modèles de prospection et la théorie de Menger montre qu'il s'agit bien de deux modèles théoriques radicalement distincts, chacun acceptant comme « concession à l'histoire » ce qui précisément, pour l'autre, constitue l'échec d'une théorie rationnelle de la monnaie.

II. Divergences théoriques : les hypothèses prospectionnistes sont-elles mengériennes ?

Le paragraphe précédent nous a indiqué les limites du rapprochement que les théoriciens des modèles de prospection tentent d'instituer entre leurs propres modèles et celui de Menger. Si l'on prend pour exemple la théorie d'Iwai, c'est souvent là où il se prétend mengérien (l'échangeabilité comme probabilité quantifiable à partir de quantités données) qu'il ne l'est pas, et là où il se déclare anti-mengérien (caractère auto-renforçant de l'échange monétaire) qu'il s'en rapproche ; à l'autre bout de la théorie, c'est ce qui explique que lui-même puisse abandonner la rationalisation de l'origine, quand Menger y voit le point fondamental.

Une question subsiste néanmoins. Faut-il admettre que les hypothèses de Menger et celles de Kiyotacki-Wright ou Iwai sont évidemment différentes, ou faut-il affirmer qu'elles ne sont tout simplement pas compatibles avec la façon dont Menger conçoit ce que doit être une théorie de la monnaie ? En d'autres termes, peut-on considérer que les hypothèses des modèles de prospection, pour n'être pas celles de Menger, n'en restent pas moins « mengériennes » dans leur principe ?

C'est ce que suggère parfois l'approche tentée par Robert Nadeau [2005], selon lequel les principes théoriques du penseur autrichien Menger interdisent de considérer comme « invalide », du point de vue de Menger, une théorie dont la non-consistance interne n'a pas été démontrée. L'argumentation de Nadeau s'appuie en premier lieu sur le fait que l'irréalisme des hypothèses ne peut en aucun cas être invoqué pour justifier du caractère non-mengérien d'une théorie économique, dans la mesure où Menger lui-même explique et justifie la nécessité d'hypothèses théoriques dont le critère de validité est entièrement distinct de leur réalisme historique. Et, de fait, il faut bien admettre que Menger n'envisage jamais d'évaluer la validité de son modèle à l'aune de sa capacité prédictive. Et, en ce sens, il semble quelque peu aventureux de trouver chez Menger les prémisses d'une théorie de la falsifiabilité des

⁴ : Notons ici que cette idée d'une rationalisation de l'intervention de l'Etat n'est pas étrangère à la démarche de prospection, comme le montrent notamment les analyses de Wright et Li [1998]. En devant ici les analyses de la troisième partie, on peut souligner ici le « retour à Menger » qu'effectuent sans toujours l'indiquer les développements récents des modèles de prospection.

hypothèses théoriques, comme tente parfois de le faire Campagnolo ; si Menger se rapproche de Popper, c'est avant tout parce que, selon lui, la théorie économique est et doit rester infalsifiable ; la théorie économique n'a donc rien d'une démarche expérimentale.

Il semble donc difficile de reprocher aux modèles de prospection l'irréalisme de leurs hypothèses concernant les prix, les quantités, les marchés, ou encore la rationalité des agents, leur information, etc. dans la mesure où l'exigence de réalisme ne joue — semble-t-il — chez Menger ni en ce qui concerne les principes de la théorie (que ne saurait nous enseigner l'histoire), ni en ce qui concerne ses conclusions (qu'on ne peut évaluer à l'aune de leur efficacité prédictive).

Faut-il pourtant admettre, comme semble l'indiquer Nadeau, que le seul critère de validité d'une théorie économique de la monnaie serait un critère formel de consistance interne ? Pour étayer sa thèse, Nadeau s'appuie, non sur les écrits de 1892, ni sur les *Grundsätze* de 1871, mais sur les *Untersuchungen* de 1882. Selon les *Untersuchungen* en effet, la théorie économique se doit de construire rationnellement l'échange monétaire à partir d'un nombre réduit de principes fondamentaux, assimilables à une axiomatique, par un raisonnement qui ne peut reposer que sur un processus de déduction. C'est à cette condition que la théorie économique pourra, à l'instar d'autres sciences, devenir une théorie *exacte*. Ni l'in vraisemblance des axiomes, ni l'inefficacité chronique que pourrait révéler leur application à la réalité des échanges ne peuvent invalider cette démarche hypothético-déductive que seule peut valider la mise en lumière des relations de causalité par lesquelles les échanges monétaires découlent *nécessairement* des axiomes initiaux.

« Cette théorie pose seulement *en termes conditionnels*, comme procède toute théorie exacte que, si les conditions stipulées étaient réalisées, la situation que la proposition nomologique évoque s'observerait nécessairement : la loi économique en question est exacte parce qu'elle est dérivée comme la conclusion nécessaire d'une inférence. On pourrait dire qu'elle est analytiquement vraie (ou vraie *a priori*, c'est-à-dire nécessaire) dans un certain système déductif logiquement clos (un système axiomatique.) » (Nadeau [2005], p. 1213)

Il s'agirait donc de concevoir la théorie mengérienne comme un modèle au sens propre, c'est-à-dire comme un système formel par lequel les échanges économiques peuvent être interprétés si l'on donne aux définitions et aux règles de base le sens qui correspond aux éléments et aux relations de base qui entrent dans la notion d'échange. Dans cette optique, la question de savoir si le modèle d'équilibre général est, ou non, compatible avec les principes mengériens revient tout simplement à demander si l'on peut construire, à partir de ce modèle, une explication entièrement cohérente et consistante de l'échange monétaire ; et ce, quelque soit le « réalisme » des hypothèses sur lequel ce modèle repose, et quelle que soit son efficacité en termes de prévisions.

Faut-il alors admettre que les hypothèses de départ mises en œuvre par les modèles de prospection pourraient, malgré leur irréalisme, et malgré leur divergence manifeste par rapport aux hypothèses de Menger lui-même, être considérées comme « mengériennes » ? Il ne nous le semble pas. Car il faut comprendre ce dont découle, pour Menger, le caractère « irréaliste » des hypothèses de départ ; ce n'est pas le fait que ces hypothèses ne soient en rien issues de l'observation du monde réel qui justifie leur « irréalisme », mais bien le fait qu'elles soient issues d'une *analyse* du monde réel.

S'il y a « formalisme » de la méthode chez Menger, celui-ci ne doit en aucun cas être interprété comme une déconnexion par rapport à la logique des échanges *réels*, dont doit procéder l'analyse ; et, en ce sens, l'exigence de cohérence formelle des énoncés n'est jamais

une garantie suffisante de validité pour la théorie, économique. C'est ce qui explique la critique que Menger adresse à Mill dans ses annotations de l'ouvrage du penseur britannique :

« Mill se préoccupe de ne pas prendre d'hypothèses contradictoires en elles-mêmes pour qui que ce soit comme prémisses, et il en vient à plusieurs endroits de son ouvrage à des conclusions de caractère formel. Car on ne trouve pas ces hypothèses et ces propositions dans la réalité » (Annotation manuscrite de Menger, citée par Campagnolo [2004], p. 235).

Les hypothèses de départ, pour Menger, ne sont posées que suite à une démarche analytique dont les échanges réels constituent le matériau ; l'analyse est le moment premier de la méthode pour Menger, il *précède* la déduction causale, et ne peut donc partir que du monde réel comme support de la signification que nous donnons aux concepts économiques. Comme l'écrit Menger à Walras :

« Il est (...) nécessaire que nous remontions aux éléments les plus simples des *phénomènes* en majeure partie très compliqués dont il est question ici, donc que nous fixions d'une voie *analytique* les derniers facteurs constitutifs des phénomènes, des prix, et qu'ensuite nous appliquions à ces éléments la mesure correspondante à leur nature, et que nous cherchions, en nous tenant à cette mesure, à établir des *lois*, d'après lesquelles les phénomènes compliqués du commerce humain se déduisent de phénomènes simples. La méthode que nous aurons donc à employer dans ces recherches sera par conséquent la méthode *analytique-synthétique*, ou *analytique-compositive*, mais nullement la méthode mathématique pure et simple. » (Lettre à Walras de Février 1884, citée dans Garrouste [1994], p. 16)

Les lois économiques construites à partir des « axiomes » ne sont pas déduites de l'observation des échanges historiques ; mais les constituants ultimes du système proviennent bien de l'analyse, que l'on pourrait dire sémantique, de ce qui constitue « l'échange » économique, et que seule l'observation de la réalité peut nous apprendre. Menger parle (et ne parle *que*) de phénomènes ; et un phénomène n'est pas, pour Menger, une construction théorique (un espace à n dimensions n'appartiendrait pas, pour Menger, au monde phénoménal), c'est une chose appartenant au monde réel que l'analyse compositive peut éventuellement reconstruire théoriquement, mais non créer.

L'un des penseurs que Menger prend explicitement comme modèle pour sa méthode dans les *Untersuchungen* est Helmholtz ; or Helmholtz n'est pas Hilbert, est la reconstruction théorique à laquelle se livre Helmholtz concernant l'espace géométrique n'a rien de l'élaboration d'une axiomatique formelle à la Peano. Il s'agit en premier lieu pour Helmholtz de restituer la genèse de l'espace géométrique à partir d'une analyse (au sens propre) du donné *physiologique* ; et si l'on trouve effectivement chez Helmholtz les linéaments d'une pensée de l'espace en termes de groupes, c'est parce que les isomorphismes qu'il relève sont ceux-là mêmes que met en lumière l'analyse de l'entendement humain conçu comme processus de connaissance. En d'autres termes, les éléments de l'axiomatique ne sont que la formalisation de données issues du fonctionnement *réel* de la raison humaine ; Poincaré reprendra d'ailleurs cette intuition de Helmholtz, en supposant que les groupes à partir desquels peut se constituer l'espace géométrique sont pour ainsi dire « innés », internes à l'esprit humain.

C'est de cette façon que l'on doit lire « l'axiomatisme » de Menger ; les axiomes du système théorique n'ont rien d'arbitraire : ils sont les résultantes de l'analyse des phénomènes réels subsumés sous le concept qu'il s'agit d'étudier, en premier lieu l'échange. Par conséquent, si l'analyse précède l'axiomatique, en revanche les propositions que l'on peut en déduire ne sont

pas analytiques, comme l'indique Nadeau, mais *synthétiques*. Menger reprochait à Kant de n'avoir pas saisi la possibilité de fonder la théorie économique sur la raison pure ; en d'autres termes, il est possible pour Menger de produire des jugements synthétiques *a priori* en économie. Mais il ne s'agit pas là d'une simple « extension » de la démarche kantienne, dans la mesure où ces jugements synthétiques ne sont pas similaires à ceux que l'on peut construire en mathématiques (et en mathématiques seulement) dans la doctrine kantienne. En effet, si, pour Kant, les mathématiques sont à même de produire de tels jugements, c'est parce qu'elles procèdent par *construction* de concepts ; mais les concepts de l'économie ne sont pas, pour Menger, mathématiquement construits ; ils sont « déduits » au sens kantien, c'est-à-dire issus d'une analyse du donné phénoménal qui donne sa matière aux notions d'échange, de prix, etc. Comment, dans ce cas, les axiomes peuvent-ils être « irréalistes » ? C'est que le donné phénoménal est infiniment complexe, et que l'analyse ne parvient jamais à inclure *tous* les constituants « atomistiques » du concept. En ceci, Menger reste kantien : il est impossible de prendre en compte tous les éléments que fait intervenir l'échange réel. La décomposition analytique du concept d'échange, laquelle procède par « abstraction », ne peut jamais produire qu'un concept abstrait de l'échange, c'est-à-dire détaché de toutes ses composantes secondaires. Il faut « faire abstraction », pour Menger, de données pourtant inhérentes à la subjectivité et à la rationalité humaines, en particulier toutes celles qui viennent perturber la rationalité du sujet.

L'analyse, en partie reprise par Nadeau, que donne Oakley [1987] de la théorie des prix dans les *Untersuchungen* montre en effet qu'il est impossible de faire intervenir une notion globale du sujet dans la théorie économique ; la théorie doit en effet « faire abstraction » du fait que l'individu ne recherche jamais *seulement* son intérêt, qu'il se trompe concernant les moyens appropriés aux fins qu'il poursuit, qu'il raisonne à partir d'informations incomplètes ou erronées, que sa liberté est le plus souvent limitée par divers facteurs, etc. En d'autres termes, les hypothèses fondamentales de la théorie sont foncièrement *incomplètes*, et c'est cette incomplétude qui détermine leur irréalisme. Encore une fois, Menger procède comme Helmholtz, ou comme Newton (autre source d'inspiration citée dans les *Untersuchungen*), selon lesquels la théorie ne peut faire intervenir dans la formulation de ses lois l'ensemble des facteurs qui déterminent les phénomènes *réels* ; la loi de gravitation est vraie, exacte, mais les hypothèses à partir desquelles elle est formulée sont partielles, ce qui explique qu'un objet, du fait de sa rugosité, de la résistance de l'air, du vent qui vient à souffler, etc. n'atteindra jamais le sol dans le temps exact prévu par la théorie.

Doit-on alors admettre que la théorie idéale, pour Menger, serait celle qui serait à même de faire intervenir dans ses hypothèses de départ tous les constituants fondamentaux de l'échange ? Il faudrait alors admettre que le mouvement d'exposition de la théorie porte les traces de cet enrichissement progressif du modèle de base, dans une tentative d'intégration progressive des facteurs pertinents au sein d'hypothèses peu à peu enrichies.

Selon Nadeau, une telle visée est totalement étrangère à la doctrine de Menger : « il ne s'agit nullement d'établir dans la théorie un modèle qui soit de plus en plus complet et vraisemblable. » (Nadeau [1989] p. 31). Or ce n'est pas là ce qu'énonce Menger lui-même, au chapitre des *Grundsätze* auquel lui-même renvoie suite au passage des *Untersuchungen* cité précédemment, concernant la méthode *générale* de l'exposition des principes de la théorie des prix :

« Wir werden aber bei den hier einschlägigen Untersuchungen, nach der in diesem Werke überhaupt befolgten Methode, mit der Beobachtung der einfachsten Erscheinungsform der Preisbildung beginnen und allmählig zu

den complicirteren Erscheinungsformen derselben übergehen. » (Menger [1871] p. 175)⁵

La démarche de l'exposition est bien celle de la complexification progressive du modèle, incluant peu à peu de nouvelles données au sein des hypothèses fondamentales. Nul doute que, comme le note Nadeau, une « théorie totale » soit pour Menger un idéal inaccessible ; il n'en reste pas moins une idée régulatrice pour la démarche théorique elle-même. Or cette idée nous indique encore une fois sur quoi repose, pour Menger, l'irréalisme des hypothèses ; non pas sur une indifférence toute théorique à l'égard des circonstances réelles des échanges économiques, mais sur un effort d'abstraction analytique qui condamne les hypothèses à l'incomplétude.

En quoi cela nous renseigne-t-il sur le caractère « mengérien » des hypothèses mises en œuvre au sein des modèles de prospection ? En ce que cela nous indique que l'objection d'irréalisme ne pourra valoir que si l'invraisemblance des hypothèses ne peut pas être interprétée comme une *incomplétude* issue de l'abstraction analytique du donné. En ce sens, le fait que les modèles de prospection supposent une rationalité individuelle débarrassée de tout altruisme, de toute erreur de raisonnement, de toute limitation de la liberté, de la mort elle-même, etc. ne remet pas en cause leur caractère mengérien.

En revanche, le fait que certaines hypothèses introduisent des éléments *supplémentaires* dans le modèle, des constituants qui ne sont *logiquement pas disponibles* dans la situation de départ de l'échange, n'a plus rien à voir avec une incomplétude du modèle. Supposer une connaissance qu'il est rationnellement impossible de posséder avant l'échange ne relève pas de l'abstraction, mais de l'introduction d'hypothèses *ad hoc* que Menger refuse absolument. Il faut ici différencier radicalement deux sens de la « simplicité » du modèle ; le modèle mengérien est « simplifié » dans la mesure où il évacue de nombreux facteurs qu'un modèle enrichi pourra peut-être intégrer ultérieurement ; mais il n'est en aucun cas « simplifié » au sens où l'on introduirait des hypothèses logiquement incompatibles avec le processus économique réel conçu comme processus ; supposer, par exemple, que les prix sont donnés avant l'échange pour expliquer l'échange, revient pour Menger à supposer le problème résolu (la formation des prix) pour mieux le résoudre, présupposer l'effet pour mieux construire sa cause. Ce qui est un procédé théorique totalement illégitime aux yeux de Menger. Jamais, selon Menger, on ne peut expliquer rationnellement des phénomènes en faisant intervenir des éléments logiquement postérieurs aux processus causaux sur lesquels se fonde l'explication. Tel est le fondement, par exemple, de l'explication que donne Menger de la phrase d'Aristote selon laquelle l'Etat est aussi ancien que les hommes eux-mêmes ; il est impératif, pour Menger, de comprendre que cette phrase ne peut *en aucun cas* signifier que l'on pourrait considérer l'Etat, construction phénoménale tardive, comme un phénomène originel, comme tel intégrable au sein d'un modèle expliquant les échanges primitifs entre les individus ; car, nous dit Menger, il est absurde de considérer qu'un tout complexe puisse être aussi vieux que les éléments qui l'ont rendu possible (Menger [1883], repris dans [1996], p. 209)

De la même façon, construire une explication rationnelle des échanges économiques des individus à l'aide d'un modèle qui suppose donnés de façon objective les prix, les quantités, l'adéquation biens-besoins, les besoins d'autrui, etc. est un exercice logiquement vain, qui confond la simplicité du modèle abstrait avec la simplification abusive de la tâche de l'analyste. Et, en ce sens, de telles tentatives sont bien anti-mengériennes.

⁵ : La traduction anglaise donnée par les *Principles* de ce passage est la suivante : « In this investigation, I shall proceed in accordance with the methods followed generally in this work, beginning with the simplest phenomena and gradually passing on the more complex phenomena of price formation. » (*Principles*, p. 194)

III. La divergence des paradigmes, ou la différence des rationalités

Nous avons donc mis en lumière une double divergence entre les modèles de prospection et la théorie de Menger. Si la plupart des hypothèses mises en jeu par les premiers ne sont tout simplement pas semblables à celles que fait intervenir la seconde, cette première divergence se prolonge dans la non-conformité de certaines hypothèses prospectionnistes avec les principes théoriques de Menger.⁶ On doit donc manier avec beaucoup de précaution la référence que les modèles de prospection adressent à Menger, que celle-ci concerne la forme ou le contenu des modèles. Nous allons à présent tenter de montrer que cette divergence s'enracine dans une compréhension différente de ce qui constitue la *rationalité* du sujet, différence qui peut être mise en lumière à partir de la critique que Menger adresse à Walras.

Les deux points de divergence fondamentaux entre Menger et Walras sont en effet, d'une part, le refus du modèle de l'équilibre général et, d'autre part, le refus de la formalisation mathématique. Ces deux écarts ont déjà été soulignés et interprétés par différents commentateurs, et nous nous inspirons ici des études effectuées par Campagnolo [2004] et Garrouste [1994] ; il semble en effet que les deux écarts fondamentaux auxquels ces deux auteurs rattachent la divergence que Menger marque par rapport aux idées de Walras, et qui concernent d'une part la notion de causalité et d'autre part l'opposition statique/dynamique, puissent être rattachés à une définition globale de ce qui constitue l'exercice de la raison, qu'il s'agisse de la raison de l'agent lui-même ou de la rationalité de l'explication que l'économiste peut en donner.

Comme le souligne Campagnolo, « il paraît peu approprié à Menger d'appliquer à sa théorie les traits de ceux de Walras, en premier lieu, le concept même d'équilibre, fût-il partiel. (...) Le concept d'équilibre signale entre Menger et Walras l'incompatibilité la plus profonde quant aux principes. » (pp. 256-257)

Cette incompatibilité de principe concerne la façon dont doivent se comprendre, d'une part, la rationalité de l'agent telle qu'elle se déploie dans l'échange effectif et, d'autre part, la rationalité de l'explication que doit en fournir l'économiste. Ce caractère isomorphe des rationalités mises en œuvre dans et par l'explication est commune à Menger et à Walras (et, au-delà, aux modèles de prospection) ; la rationalité ne se conçoit pas de façon différente, qu'elle soit appliquée par les individus ou par le théoricien, et ce qui peut être considéré comme une explication rationnelle de l'échange ne peut être dissocié de ce qui constitue une action rationnelle de la part de l'individu.

Or pour Menger, la situation de l'échange ne peut être interprétée en termes d'équilibre, pour la bonne et simple raison que l'échange constitue en lui-même un processus dynamique dont aucune modélisation statique ne saurait rendre compte. L'échange, chez Menger, est un processus créateur (d'information), local, et irréversible : les données à partir desquelles se construit le raisonnement de l'agent ne sont pas identiques à celles qui seront rendues disponibles à l'issue de l'échange, que ce soit en ce qui concerne les modalités de l'échange (la localisation, la structure des marchés), les biens à échanger, ses propres préférences, la disponibilité des biens, leur échangeabilité, etc.

En d'autres termes, l'échange doit être conçu pour Menger comme un *processus*, et cette processualité implique que les échanges (et leur explication) ne puissent être que « *partiels*

⁶ : On doit remarquer que la distinction que nous opérons ici entre hypothèses « différentes de celles de Menger » et hypothèses non-mengériennes est d'ailleurs rendue difficile par le fait que les premières ont parfois pour but de rendre possibles les secondes ; ainsi la possession d'un bien unique par les agents a pour but, chez Iwāi, de rendre impossible une détermination endogène des prix.

(limités à des partenaires ayant des caractéristiques propres, notamment quant à la connaissance qu'ils peuvent avoir de leur environnement), *dynamiques* (et non statiques) et *instables* (et non fixés par le commissaire-priseur, fût-il seulement conceptuel, *a fortiori* s'il devait être réel au sens ontologique.) » (Campagnolo, p. 260)

En ce sens, le fait de traiter tous les biens de façon homogène par un ajustement des prix par les quantités dans un cadre de concurrence pure et parfaite, prix donnés de façon objective à tous les agents de façon identique sur la totalité du marché, revient à évacuer l'ensemble du problème qu'il s'agit d'envisager, à savoir l'explication causale du comportement *en général* d'un individu inséré dans des échanges réels, situés et intrinsèquement évolutifs. Ce qu'il faudrait saisir, pour Menger, c'est comment s'organisent rationnellement la *succession* et l'*ajustement* des équilibres locaux générés par chaque échange particulier. Dire que les lois de l'échange ne doivent pas être trouvées dans l'histoire n'implique pas que l'on détemporalise l'échange, lequel constitue un processus dont le développement doit être reconstruit rationnellement par le théoricien.

En d'autres termes, la théorie économique n'a rien à voir avec la détermination de ce qui constituerait la stratégie optimale dans un contexte d'équilibre général, question qui ne concerne en rien l'agent situé dans un contexte d'incertitude radicale ; la théorie doit reconstruire la rationalité du comportement d'un agent qui, précisément, *ne possède pas* les informations qui lui permettraient de calculer mathématiquement les avantages comparés des différentes stratégies. Le processus d'imitation nous a déjà permis d'illustrer ce qui sépare la rationalité mengérienne et celle que mettent en œuvre les modèles de prospection : pour Iwai, est rationnel le comportement conforme au résultat du test comparatif par lequel sont mesurés les avantages respectifs d'une économie de troc et d'une économie monétaire. Le comportement rationnel est celui qui correspond à l'un des équilibres de Nash mis en lumière par la formalisation mathématique ; mais cette formalisation suppose que soient connues les quantités de biens, leur échangeabilité, leur prix, etc. Dans un contexte où ces données ne sont pas disponibles, un tel calcul n'a aucun sens, puisqu'il revient alors à rendre le résultat du calcul dépendant des valeurs assignées à des *variables*. Or être rationnel, pour Menger, ne revient pas à déterminer *ce que serait* un comportement rationnel dans des situations où l'on substituerait des constantes aux variables ; un comportement rationnel, au sein d'une forêt, n'est pas de déterminer ce que l'on devrait faire si l'on disposait d'une boussole, mais bien de chercher ce qu'il convient de faire quand aucune boussole n'existe. Or, concernant l'imitation, un tel comportement ne peut qu'être inductif : il s'agit d'observer *ce que sont* les comportements « payants », *quelles sont* les marchandises qui semblent les plus échangeables, etc. Ce qui est rationnel en situation d'incertitude n'est pas nécessairement ce qui le serait en situation d'information complète ; or c'est bien de la première situation qu'il s'agit, pour Menger, dans l'échange, et l'on ne peut rabattre la première sur la deuxième qu'à condition d'importer des hypothèses *ad hoc* qui, pour simplifier la tâche du modélisateur, n'en constituent pas moins un abandon de la rationalisation de l'échange *réel*. En d'autres termes, raisonner dans le contexte d'équilibre général revient à évacuer le problème qu'il s'agit précisément de résoudre : c'est s'interdire de saisir les essences, qui correspondent à *ce que sont* les échanges économiques, et plus encore les causes, c'est-à-dire ce qui permet de comprendre *pourquoi* ils sont tels qu'ils sont.

Il apparaît donc que le refus par Menger de l'équilibre walrassien provient de la divergence qui sépare son propre concept de rationalité et celui que présuppose la formalisation mathématique. Est rationnel, pour Menger, le comportement que la raison nous dicte face aux circonstances réelles de l'échange ; c'est sur ce mode de rationalité que doit s'appuyer la théorie économique. Et rien ne garantit *a priori* l'adéquation de ce comportement avec celui que déterminerait un calcul fondé sur une information disponible et partagée ; outre la métaphore de la boussole mentionnée précédemment, on peut illustrer cette divergence

possible par ce qui constitue le comportement rationnel d'un automobiliste, selon que des feux tricolores existent ou non. Dans un contexte où de tels feux sont donnés de façon objective à tous les participants, il est évidemment rationnel de déterminer son comportement en fonction de la couleur visualisée ; dans un contexte où de tels feux n'existent pas, il est évidemment irrationnel de se déterminer en fonction de ce qu'il faudrait faire si de tels feux existaient. Et, en ce sens, le fait même de le déterminer ne peut constituer qu'un passe-temps de mathématicien — en rien la tâche sérieuse de l'économiste.

Si la rationalité de l'agent mengérien n'est pas formalisable en termes de calcul, c'est donc parce que ce que l'on pourrait appeler les « conditions de pertinence » du calcul ne sont pas remplies dans le contexte qu'il convient d'expliquer. Et c'est cette différence entre raisonnement et calcul qui justifie l'affirmation selon laquelle la théorie de Menger ne tombe pas sous le coup de l'objection selon laquelle le calcul éclairé met en lumière *plusieurs* équilibres possibles : ceci ne remet pas en cause la rationalité du comportement des agents mengériens, dans la mesure où les motifs rationnels de leur action sont en tout point étrangers à la question de savoir si ce raisonnement serait mathématiquement soutenable en contexte d'équilibre général. De la même façon, le problème posé par la connaissance de la confiance que les autres individus investissent dans le bien-monnaie est totalement évacué dans la théorie de Menger, au sein de laquelle le comportement de l'agent *ne se fonde pas* sur l'anticipation rationnelle des stratégies des autres agents (qu'il ne peut pas connaître), mais bien sur l'observation des régularités constatées sur les différents marchés. Et si l'échangeabilité d'un bien est intégrée à la stratégie de l'agent, c'est parce que cette échangeabilité s'est d'ores et déjà manifestée sur les marchés (ce qui explique que cette échangeabilité soit d'abord inséparable de caractéristiques propres des biens-monnaie), et non parce qu'elle est rationnellement anticipable du fait des résultats d'un calcul que l'on suppose effectué par tous les participants.

Nous avons déjà mentionné les raisons pour lesquelles la théorie de Menger échappait à la critique de Cartelier concernant la nécessité pour les modèles de prospection de faire intervenir un élément extérieur au modèle pour justifier le choix d'une technique de transactions, le choix des « règles du jeu » — choix qui n'est pas opéré par les agents chez Menger, lesquels raisonnent en-dehors de toute optique de généralisation de leur propre comportement. Nous voyons à présent comme cette spécificité de l'approche mengérienne s'articule à une autre critique de Cartelier, portant sur l'incapacité des modèles de prospection à rendre compte des situations de déséquilibre : ce sont les raisons mêmes qui, chez Menger, interdisent de raisonner en termes de choix de « règles du jeu », qui interdisent de penser en termes d'équilibre. C'est parce que le jeu est évolutif, parce que les règles ne sont pas déterminées, qu'il doit pour Menger être pensé en termes de déséquilibre, de « réalité fugace et changeante ».

Cette spécificité, que l'on pourrait dire paradigmatique, de la rationalité mengérienne, peut également être invoquée pour fonder le refus de l'*usage* des mathématiques par Menger. Garrouste [1994] a montré que la racine de ce refus était à rechercher dans la conception mengérienne de la causalité : constitue une explication rationnelle, pour Menger, celle qui, à partir de la décomposition analytique des phénomènes réels en éléments simples, parvient à reconstruire les formes phénoménales correspondant aux concepts économiques par voie de déduction. Cette déduction n'est pas, à proprement parler, analytique (comment le pourrait-elle ?) mais synthétique, puisque c'est de la mise en rapport des éléments simples que provient la justification des énoncés complexes. Or cette mise en rapport n'a rien, chez Menger, d'une mise en équation. Comme l'a montré Jaffé [1976], il s'agit bien ici de cause *efficiente* (*generative causality*), laquelle explique comment et pourquoi la mise en relation d'éléments simples *génère* une forme complexe qui les synthétise. Une telle causalité reste

étrangère à toute nécessité de quantification de ses éléments, puisque le rapport des termes n'est pas un « rapport » au sens mathématique, pas plus que la « raison » de ce rapport ne constitue un quotient — ou un taux. Comme le remarque Garrouste, « cette méthode, du point de vue du processus qui la caractérise, n'a aucun rapport avec l'utilisation des mathématiques. » (p. 25)

Pour Menger, on peut ainsi déduire de la nature rationnelle de la subjectivité individuelle dans le contexte d'échange que les individus tendront à imiter le comportement de ceux dont la stratégie se montre payante, alors même que le « taux de payance » de cette stratégie ne peut être quantifié.

Pour Walras en revanche, la causalité est le « nom » épistémologique d'un rapport constant entre des grandeurs quantifiables ; c'est la constance même de la proportionnalité des valeurs qui constitue le critère d'une connexion causale. Ici encore, c'est parce que la rationalité du choix est identifiée à l'efficacité mathématiquement démontrable que l'explication fournie par le théoricien repose sur la comparaison des avantages quantifiés des différentes stratégies. Pour Menger en revanche, ce dont doit rendre compte la théorie est la logique d'un *processus*, au sein duquel la mise en relation d'éléments simples (dont la définition n'équivaut en rien à une mesure) produit des formes phénoménales complexes selon un cours logique qui traduit, au sein d'une temporalité théorique, l'enchaînement chronologique des étapes de l'échange. La monétarisation de l'échange doit donc être justifiée, non par l'efficacité mathématique de l'équilibre monétaire, mais par la rationalité de son adoption au cours du déploiement logique des échanges conçus comme processus dynamiques. Le calcul mathématique peut venir éclairer *a posteriori* la validité du choix des agents ; il ne peut jamais se substituer à l'analyse de ce qui constitue, dans un contexte au sein duquel les données ne sont pas quantifiables, un choix raisonnable.

IV. Prospection et Régulation : vers une voie mengérienne de conciliation ?

Nous avons essayé de montrer que la différence entre la théorie de Menger et les modèles de prospection ne devait pas être appréhendée à partir d'une juxtaposition de divergences locales, mais bien selon un désaccord de principe obligeant à penser ces divergences en termes de contradiction. Ce désaccord de principe nous a semblé reposer sur une différence de paradigme, concernant la signification même de la rationalité impliquée au sein des différents systèmes, qu'il s'agisse de la rationalité des agents ou de celle de l'explication-justification qui en est donnée dans la théorie (cette corrélation valant aussi bien pour le paradigme « walrasien », assimilant le raisonnement à un calcul, que pour le paradigme mengérien).

En quoi ces éclaircissements peuvent-ils nous renseigner sur la question que nous avons posée au départ, c'est-à-dire sur la fécondité de la référence aux idées de Menger pour le rapprochement possible de ces corpus théoriques apparemment opposés que constituent les modèles de prospection et la théorie de la régulation ? Il va de soi qu'une étude approfondie de cette question supposerait que l'on effectue pour la seconde un examen du même type que celui que nous avons tenté d'effectuer pour les modèles de prospection — ce que nous ne ferons pas. Nous nous bornerons simplement à signaler l'étrangeté de cette référence au sein d'un corpus qui semble d'abord s'être constitué *contre* des principes théoriques semblables à ceux qu'institue Menger.

Un rapide coup d'œil sur les écrits « fondateurs » de la régulation suffit en effet à montrer le caractère ouvertement polémique de cette approche à l'égard du pilier de la théorie néoclassique que constitue l'individualisme méthodologique. De même, on pourrait multiplier les citations qui, notamment dans *Régulation et crises du capitalisme*, présentent la

déshistoricisation des concepts comme une aberration méthodologique. Enfin, ce qui constituait aux yeux de Menger l'erreur fondamentale de Ricardo semble bien (re)faire son apparition au sein des thèses régulationnistes selon lesquelles la théorie économique ne peut se fonder que sur une théorie de la *valeur*, elle-même explicitement liée à la valeur-travail. A quoi l'on pourrait ajouter la répugnance foncière des régulationnistes à l'égard du « mythe du troc », etc.

Comment dès lors comprendre que le nom de Menger fasse son apparition, vingt-cinq ans plus tard, sous la plume d'Aglietta et Orléan ? La référence ne semble pas aller de soi, comme le montre d'ailleurs la première occurrence du nom du penseur autrichien :

« Devant ce vide théorique, l'individualisme triomphant de la société bourgeoise à son apogée a pu trouver sa rationalisation dans la théorie de l'utilité-rareté. En effet, peu de temps après la publication de l'œuvre maîtresse de Marx, l'*homo oeconomicus* accédait à la respectabilité scientifique en France grâce à Walras, au Royaume-Uni avec Jevons, en Autriche sous la plume de Menger. » (Aglietta et Orléan [2002], p. 13)

Point de doute, nous sommes en terre régulationniste. Le but est alors de comprendre sur quoi peut se fonder l'analogie, explicitement formulée par la suite, entre les thèses de Menger et celles des régulationnistes ; la question semble d'autant plus pressante (et intéressante) que cette analogie est formulée en des termes que les tenants de la régulation réservent en règle générale à Marx ou à René Girard : les « nombreux points communs », les « convergences », « l'indéniable proximité formelle » se justifient par le fait que les concepts des deux théories décrivent parfois « une même réalité », les deux modèles allant jusqu'à partager « une même idée essentielle » (pp. 92-93). Le fait que le nom de Vincent Bignon soit cité quatre lignes plus bas n'est sans doute pas le fruit du hasard, mais il ne saurait suffire à expliquer pareille allégeance.

Les points nodaux de la rencontre entre les deux théories sont au nombre de quatre : a) le rapport entre l'échangeabilité mengérienne et la liquidité régulationniste, toutes deux désignant « l'acceptabilité plus ou moins généralisée d'un bien au sein de la communauté marchande », cette acceptabilité fondant le fait que « des individus renoncent à acquérir des biens directement utiles pour eux au profit de biens qui ne le sont pas mais qui, en raison de leur liquidité, leur permettent *in fine* d'arriver à leurs fins de manière plus efficace » (p. 92) ; b) le rôle central de l'imitation, dont Aglietta et Orléan soulignent la dimension de *self-enforcement* chez Menger ; c) le caractère d'« institution sociale » de la monnaie, laquelle n'est chez Menger « ni un accident, ni une créature de l'Etat, ni le résultat d'un contrat volontaire entre échangistes », ce qui rejoint l'affirmation régulationniste selon laquelle la monnaie n'est « ni contrat, ni pouvoir, mais confiance » (p. 93) ; d) le fait que l'on ne puisse « comprendre les relations bilatérales d'échange qu'en pensant le rapport de l'individu marchand au groupe dans son entier » (p. 93).

Ce dernier point, qui résume en fait les trois précédents, mérite explication. On serait en effet tenté de croire que les régulationnistes comprennent ici Menger à travers le prisme (déformant) du prospectionnisme, dont nous avons vu qu'il intégrait la prise en compte des stratégies des autres agents dans les anticipations rationnelles de l'individu, ce que ne faisait pas Menger. En vérité le rapport de l'individu à la communauté des échangistes est ici saisi dans un sens plus large, selon lequel « si l'échangiste mengérien se préoccupe du degré d'échangeabilité des biens, c'est parce qu'il se pense comme appartenant à une communauté d'échanges. » Cette dernière assertion n'est pas fautive, même si l'on peut supposer qu'elle n'apporterait pas grand chose de significatif à la théorie économique aux yeux de Menger lui-même. Si les régulationnistes se détachent de Menger, ce n'est donc pas par leur adhésion à une interprétation discutable de la socialité de l'échange, mais par leur compréhension de la

fonction de la monnaie, laquelle se réduit encore, au sein de « l'approche instrumentale » du penseur autrichien, au rôle de fluidification des transactions. (p. 93).

Ce que les régulationnistes soulignent donc chez Menger, c'est une compréhension sociétale de la monnaie, fondée sur l'acceptabilité (sociale) d'une marchandise, l'imitation (sociale) de l'échange indirect, justifiant le processus d'élaboration de la monnaie comme institution (sociale).

Qu'en est-il alors des rapports entre la régulation et les modèles de prospection ? Ici encore, on peut déterminer deux points nodaux, qui rejoignent les précédents sans pourtant s'y superposer. a) Le prédicat fondamental (essentiel) de l'objet monétaire est son échangeabilité, et celle-ci ne résulte pas d'une propriété intrinsèque de l'objet, mais de la détermination purement sociale que constitue la confiance dans l'usage de cette monnaie ; pour les tenants de la régulation comme pour les tenants des modèles de prospection, c'est parce que les individus acceptent le bien-monnaie comme marchandise de transaction que se justifie la confiance dans le bien-monnaie, et c'est parce que les individus ont confiance dans l'acceptation sociale du bien-monnaie qu'ils l'utilisent dans leurs transactions ; b) aux différents seuils de confiance (acceptation anticipée) correspondent donc différents seuils d'usage, ce qui correspond aux différents équilibres possibles ; si les modèles de prospection indiquent qu'un équilibre de troc existe, les régulationnistes ont quant à eux montré que le cercle vertueux mentionné précédemment pouvait se renverser en cercle vicieux en cas de crise monétaire⁷, expliquant une fuite (éventuellement absolue) *hors* de la monnaie — crise qui ne remet pourtant pas en cause la dimension monétaire de l'échange, le retour au troc étant déjà rendu impossible par le seul fait qu'une économie de troc n'a jamais existé.

Si donc les régulationnistes partagent avec Menger — et contre les modèles de prospection — une indifférence radicale vis-à-vis de la question d'un choix théorique entre économie de troc et économie monétaire, c'est pour de toutes autres raisons. Si l'on doit en effet « repousser l'idée selon laquelle il y aurait à choisir entre le troc et la monnaie », c'est tout simplement parce que « sans monnaie, l'économie marchande ne peut échapper au chaos » (p. 93).

Ici encore, c'est donc la compréhension sociétale de la monnaie qui justifie les parallélismes possibles, aux yeux des régulationnistes, entre leur propre modèle et les modèles de prospection.

Cela suffit-il à poser les jalons d'un dialogue possible entre ces deux théories ? Pour conclure sur ce point, il convient d'envisager ce qu'il en est des deux objections majeures que nous avons relevées précédemment et que les régulationnistes adressent aux modèles néoclassiques, à savoir l'individualisme méthodologique et la déshistoricisation de la rationalité économique.

Concernant le premier point, c'est l'évolution de la théorie de la Régulation, dans la formulation que lui donnent Aglietta et Orléan, qui pourrait inciter à poursuivre les manœuvres de conciliation. La critique de l'individualisme méthodologique est loin en effet d'avoir gardé, chez Aglietta, la force qu'elle avait en 1976, époque à laquelle elle apparaissait pratiquement comme un dispositif théorique servant d'instrument de légitimation à une domination de classe. Comme le souligne Lipietz (pour le déplorer), les analyses mises en œuvre dès 1982, axées sur la violence mimétique à la René Girard, donnent à l'individu une consistance théorique qu'il était loin d'avoir auparavant — à tel point que le même Lipietz n'hésite pas à considérer *La Violence de la Monnaie* comme un manifeste de conversion à l'individualisme méthodologique. Pour ne prendre qu'un exemple, l'espace institutionnel n'est plus, en 1982, un espace d'expression (et de renforcement) de la domination de classe, c'est un espace de *médiation* des violences *privées*. C'est donc moins

⁷ : Une lecture possible de ce cercle vicieux en termes de « bootstrap à l'envers » est d'ailleurs notée par Sandrine Gimenez [2002], p. 8.

l'individualisme méthodologique comme tel que le mythe d'un *homo oeconomicus* désocialisé et déshistorisé, en un mot décontextualisé qui semble à présent constituer le repoussoir méthodologique de la Régulation.

Or de ce point de vue, on doit remarquer que les développements récents des modèles de prospection ont suivi deux orientations majeures dont chacune peut être lue comme une tentative de recontextualisation de l'échange, de réenracinement de la rationalité économique dans le cadre des échanges *réels*. Et l'on remarquera que l'on peut difficilement faire abstraction de cette évolution si l'on veut donner un sens acceptable à l'affirmation d'Aglietta et Orléan selon laquelle les modèles de prospection « s'éloignent du courant néo-walrassien en ce qu'ils entretiennent une vision décentralisée et évolutionniste des transactions. » (Aglietta et Orléan [2002], p. 94)

La première orientation peut être illustrée par les efforts de théoriciens comme Hendry [1993] pour lever les hypothèses théoriques qui comptent parmi les moins « mengériennes » des modèles de prospection. En introduisant un mécanisme de négociation (*bargaining*), Hendry montre que les modèles de prospection peuvent partiellement inclure une détermination endogène des prix ; il montre également que certaines restrictions comme la détention par chaque agent d'une unité de bien *ou* de monnaie, peuvent être levées au sein d'un cadre prospectionniste. De même le modèle proposé par Wright en 1995 revient-il à proposer une nouvelle formule pour l'imitation, dont le caractère proprement inductif est renforcé par l'endogénéisation relative des préférences qu'elle implique (ce ne sont en effet plus les stratégies d'échanges qui font l'objet du choix des individus, mais leur production-consommation).

Une étape fondamentale dans ce vaste processus d'endogénéisation des déterminants du modèle semble franchie avec Luo [1999], qui construit une nouvelle classe de modèles au sein desquels les deux points de divergence fondamentaux que nous avons identifiés paraissent remis en cause. D'une part la rationalité des agents apparaît comme une rationalité *limitée*, ce qui affaiblit l'enrichissement abusif du modèle dont nous avons vu qu'il constituait une transgression du principe d'analyse telle que le concevait Menger. D'autre part, le contexte au sein duquel s'opère le calcul est lui-même caractérisé comme un environnement *dynamique* et *évolutionniste*, ce qui cette fois réduit l'écart entre Menger et les modèles de prospection en supprimant ce qui, dans la notion d'équilibre, la rendait foncièrement étrangère à la démarche de Menger, à savoir son caractère *statique*. Paradoxalement, c'est néanmoins dans cette démarche que la notion d'imitation semble cette fois se détacher de la conception mengérienne, puisque dans le modèle de Luo le succès rencontré par les experts n'est plus le seul motif de l'imitation ; en revanche, la prise en compte des coûts de stockage (qui explique cet écart par rapport à l'optique mengérienne) aboutit à une conclusion qui, elle, est sans doute plus mengérienne que l'idée d'un bien-monnaie totalement déconnecté des propriétés intrinsèques de ce bien : l'équilibre de « Markov-Nash » indiqué par Luo correspond à celui dans lequel le bien-monnaie choisi sera celui dont les coûts de stockage sont les plus faibles.

C'est enfin dans cette même optique de « réencastrament » de la rationalité économique des agents que l'on peut lire les propositions d'Alvarez [2002] visant à formaliser le processus d'imitation en tant que processus d'*apprentissage*. L'un des avantages de ce modèle est selon nous qu'il permet de montrer qu'un modèle de prospection n'a pas besoin de répondre à la question de savoir si la différence entre un bien-marchandise et un bien-monnaie est une différence de degré ou de nature ; comme l'écrit Alvarez, « Menger's theory may support both conceptions of money » (p. 27).

La lecture que nous avons proposée de l'articulation de ces deux thèses chez Menger n'est pas identique à celle que défend Alvarez ; néanmoins, le fait même de montrer que la théorie mengérienne n'implique pas de choisir l'une ou l'autre de ces conceptions de la monnaie

rejoint notre propre présentation, dans la mesure où elle détruit l'opposition entre une échangeabilité construite à partir de caractéristiques propres du bien-monnaie, et une échangeabilité produite « by a pure conventional process ».

Pour que le « bootstrap pur » d'Alvarez rejoigne la présentation que nous avons donnée de l'imitation mengérienne, il faudrait que l'imitation elle-même se fonde davantage sur l'*observation* de l'échangeabilité manifestée que sur son anticipation ; on pourrait alors construire un concept de « bootstrap pur inductif », au sein duquel, si les propriétés intrinsèques de l'objet deviennent secondaires, en revanche les stratégies des autres agents n'ont pas à être anticipées selon un principe autre que le principe d'induction. C'est d'ailleurs à une proposition de ce type que nous semblent parvenir Aglietta et Orléan à travers la formulation qu'ils donnent de leur propre « processus d'exploration mimétique, dans lequel *chaque échangiste détermine son choix à partir de l'observation de ce que croient les autres*. Ce processus cognitif collectif conduit à l'unanimité du groupe sur un même objet. » (Aglietta et Orléan [2002], p. 96 ; nous soulignons).

Ce bref (et partiel !) survol de la littérature récente des modèles de prospection veut seulement montrer que l'évolution de la démarche prospectionniste tend à remettre en cause les points que nous avons identifiés comme les nœuds de divergence entre ces modèles et celui de Menger. Cette remise en cause, si elle paraît au modélisateur s'établir sur une *complexification* progressive des modèles, n'en constitue pas moins en effet une *simplification* au sens de Menger, dans la mesure où elle revient à évacuer les hypothèses *ad hoc* que la formalisation mathématique, selon le penseur Viennois, cachait sous l'apparence rigoureuse de ses équations. En endogénéisant les prix, les préférences, en limitant la rationalité et en rendant à l'environnement son dynamisme propre, les nouveaux modèles de prospection rejoignent les réquisits théoriques de Menger, selon lequel la démarche analytique ne pouvait amener à des hypothèses irréalistes que dans la mesure où celles-ci étaient *incomplètes*, et non sur-complètes à l'instar de la concurrence pure et parfaite du modèle d'équilibre général.

Or ce processus de réinsertion de la rationalité économique au sein d'un environnement incertain et évolutif nous semble pouvoir être lu comme un mouvement de « réencastrement » de cette rationalité au sein d'échanges qui ne sont plus seulement anticipés, mais intégrés de façon plus ou moins séquentielle à un calcul qui ne se satisfait plus d'une « immédiateté » intemporelle, mais qui suppose le déploiement chrono-logique d'un processus d'apprentissage.

C'est cette retemporalisation des concepts qui peut selon nous permettre de lever (partiellement) l'objection régulationniste à l'égard d'un *homo oeconomicus* dont l'omniscience (coupable) n'est que le reflet d'une décontextualisation absolue de sa rationalité. Dans cette optique, le « retour » à ce que l'on pourrait ainsi considérer comme une orthodoxie mengérienne, effectué par les modèles de prospection, est celui-là même qui peut permettre l'ouverture d'un dialogue plus approfondi entre Prospection et Régulation. La remise en cause du modèle d'équilibre général, l'endogénéisation des marchés, la dynamisation des contextes et l'adoption d'une rationalité limitée pour les modèles de prospection, l'abandon d'une critique radicale de l'individualisme méthodologique par la Régulation constituent de puissants instruments de corrélation des deux théories, susceptibles selon nous de donner une consistance réelle à leur commune référence à Menger, laquelle, détachée de ce double mouvement, risquerait de se limiter à un simple accord tacite sur le lien entre monnaie et confiance.

A cette première voie de conciliation s'en ajoute une seconde, qui touche à l'application des modèles de prospection à l'interprétation de situations historiques, et notamment des situations de crise. La Régulation s'est elle-même construite comme une théorie pouvant rendre compte des « crises du capitalisme » — projet tout aussi présent en 1982 qu'il l'était en 1976. Dans ce cadre, l'innovation produite par les analyses de 1982 semble même aller d'elle-même dans le sens du rapprochement avec les modèles de prospection, dans la mesure où l'étude de la monnaie y joue un rôle nettement plus important qu'en 1976, les crises étant d'emblée envisagées dans leur dimension de crise financière, à l'image de la crise allemande des années 20.

Pour la régulation de 1982 comme pour Menger, il s'agit avant tout de *comprendre*, et l'adéquation de la théorie au déroulement effectif des échanges économiques ne peut s'effectuer qu'*a posteriori*. Certaines pages de *La Violence de la Monnaie* vont jusqu'à affirmer que le *seul* gain cognitif que peut apporter la théorie économique est celui d'une compréhension des phénomènes économiques historiques, à l'exclusion de toute implication prescriptive dans des politiques économiques, y compris monétaires. Bien évidemment, le « mengérianisme » de cette thèse, restreignant la portée du discours théorique de l'économiste à une fonction de compréhension, reste très limité, dans la mesure où il s'agit pour la Régulation de comprendre, non des essences ou des causes anhistoriques, mais bien des enchaînements réels de phénomènes spatio-temporellement *situés*.

Il est donc d'autant plus intéressant, dans l'optique d'un rapprochement possible entre Prospection et Régulation, de voir la première tenter l'aventure d'une modélisation de phénomènes historiques réels, surtout quand ceux-ci concernent une période identifiable comme une crise financière, elle-même corrélable à une crise du capitalisme. Cette entreprise, tentée par Vincent Bignon, est d'ailleurs d'autant plus intéressante qu'elle n'active pas les modèles « récents » de la prospection, mais bien les modèles originels, ceux de Kiotacki et Wright (1989 et 1993).

A première vue, semblable tentative semble prendre le contre-pied de la façon dont Menger lui-même conçoit la tâche du théoricien de l'économie, dans la mesure où la fondation de la modélisation théorique sur l'histoire économique est précisément ce que le penseur autrichien cherchait à éviter. Mais il ne s'agit pas ici de fonder la théorie sur l'histoire, pas plus que d'évaluer la validité d'un modèle à l'aune d'un comparatif entre ce qui « aurait du se passer » dans une optique prospectionniste, et ce qui s'est effectivement passé pour l'historien ; or ce sont bien ces deux erreurs que combattait Menger. Pour ce dernier, l'étude du monde réel a bien une pertinence *théorique*, si elle nous permet d'élucider la composition analytique des concepts économiques, lesquels ne tirent leur substance « sémantique » que de la réalité.

Or c'est bien de cela qu'il s'agit pour Vincent Bignon, pour qui la crise allemande des années 1945-1948 constitue une « expérience naturelle » permettant « d'approfondir notre connaissance des *caractéristiques* d'une monnaie. » (Bignon [2002], p. 2) De même, c'est encore une mise en lumière des constituants de l'échange que vise la confrontation des modèles de prospection et de l'étude historique, puisque l'objet de la thèse est de « comprendre les éléments intervenant dans le choix d'instruments de paiement. » (*ibid.*)

Notons encore que cette tentative s'inscrit dans le cadre d'une saisie des modèles de prospection qui les pose comme des domaines de recherche *autonomes* par rapport au modèle d'équilibre général (p. 3) ; ce qui, dans la mesure où cette affirmation semble rejoindre ce qui nous a paru constituer l'orthodoxie mengérienne, paraît en revanche remettre en cause la corrélation que nous avons nous-même effectuée entre le modèle walrassien et les modèles de prospection. En vérité, il nous semble que cette affirmation de Vincent Bignon est à prendre comme une thèse au sens propre, qui ne découle pas nécessairement de la nature même des modèles de 1989 et 1993 ; lesquels, notamment du fait de la détermination exogène des prix qu'ils présupposent, semblent davantage pouvoir être interprétés en termes de

complémentarité vis-à-vis de l'équilibre général, qu'en termes de véritable autonomie — a fortiori d'alternative. On peut citer à l'appui de cette affirmation les analyses de Sandrine Gimenez [2002] concernant le rapport entre les structures de marchés dans les modèles de prospection et l'équilibre walrassien (la complémentarité étant cependant davantage élucidée pour le modèle d'Iwai [1997] que pour le modèle de Wright [2000]).

Quoiqu'il en soit, il nous reste à établir la façon dont peut se construire la mise en rapport d'un modèle de prospection et l'étude historique d'une crise financière. Application qui semble d'autant plus problématique que Vincent Bignon refuse explicitement d'abandonner une approche en termes d'équilibres stationnaires, chose qui, selon le parallèle que nous avons proposé, semble remettre en cause aussi bien sa filiation mengérienne que son rapprochement possible avec une étude en termes de régulation. A cet égard, certaines propositions semblent frôler la provocation : « L'insistance des modèles sur la stationnarité des équilibres conduit à une analyse originale de la crise qui se distingue par l'absence d'étude de la dynamique de la crise" ! (p. 15) Le péché de « staticité » condamné par Menger semble donc ici pleinement assumé. De plus, une telle démarche disqualifie immédiatement une approche réellement évolutionniste des modifications du comportement économique des agents : « la période au cours de laquelle les Allemands ont appris de nouvelles stratégies d'échange — le deuxième semestre de 1945 — suite au refus de la monnaie ne fait pas l'objet d'une étude historique précise. » (*ibid.*) Un rapide coup d'œil à la façon dont Aglietta et Orléan envisageaient la crise allemande des années 20, et plus encore la crise américaine des années 70, suffit cette fois à montrer l'espace qui sépare les deux démarches d'explication.

Enfin, un élément central de la démarche de Vincent Bignon nous semble contredire aussi bien l'indépendance de l'explication théorique, recherchée par Menger à l'égard des phénomènes historiques *contingents*, que l'exigence régulationniste d'une détermination des causes de la crise saisies comme causes *endogènes*. La méthode utilisée pour rendre raison du passage menant d'un équilibre monétaire (avant 1945) à un équilibre « anti-monétaire » (après 1945) repose en effet sur l'intervention de chocs que l'on peut considérer comme des chocs *exogènes*.

« Il nous semble que le traitement de l'origine de la crise sous forme de chocs permet de résumer correctement les causes de la crise, ce qui est nécessaire à l'identification de pistes de recherche sur lesquelles s'appuyer pour formuler des politiques préventives. » (*ibid.*) Or les deux chocs proposés ne font pas l'objet d'une démarche véritable d'endogénéisation au sein d'un système économique global, permettant d'en comprendre l'origine à partir des logiques de fonctionnement de ce système. Ni le choc expliquant l'augmentation de l'offre de monnaie (induite par la situation de guerre), ni ceux qui justifient la demande de monnaie (répudiation partielle du Reichsmark) ne sont ressaisis à partir de la dynamique propre d'un « mode de régulation » que l'on serait d'ailleurs bien en peine de retrouver au sein du cadre d'interprétation adopté par Vincent Bignon. En ce sens, les remarques critiques adressées à l'auteur par Michel Aglietta (qui regrette l'évacuation des facteurs proprement politiques), mais aussi par Jean-Paul Pollin (qui souligne l'enjeu des transformations du système de financement et du système de paiement) pointent le caractère irréductiblement exogène des *causes* de la crise telles que les présente Vincent Bignon.

Il nous semble néanmoins que l'interprétation de la crise allemande à l'aide des modèles de prospection conduit à deux conclusions qui rejoignent des positions théoriques très proches de ceux de Menger ou des théoriciens de la régulation. Concernant la staticité du modèle, on doit remarquer que Bignon fait de ces deux équilibres des *résultantes*, et non des prérequis de la compréhension du comportement économique des agents. En ce sens, le caractère statique de l'analyse rejoint plus qu'il ne s'oppose à la démarche mengérienne, dans la mesure où le but

de Menger est précisément de comprendre comment peut émerger une *institution* telle que la monnaie à partir du déploiement rationnel de l'activité économique face à une situation d'échange réel, au sein de laquelle l'information est à la fois fluctuante et limitée. Ce qu'interdit Menger, c'est l'importation au sein du modèle d'hypothèses *ad hoc* visant à réduire l'incertitude radicale de l'échange, incertitude au sein de laquelle les stratégies des agents doivent être appréhendées si l'on veut saisir la logique rationnelle de leur comportement. Toute institution inclut intrinsèquement la notion d'équilibre, fût-il dynamique, et c'est précisément la genèse de cet équilibre à partir d'une recherche rationnelle de leur intérêt par les agents que tente de construire Menger.

En ce sens, il importe peu que l'étude de la crise allemande mène à la mise en lumière d'une pluralité de « biens-monnaie » telles que la cigarette, le chocolat ou le cognac ; ce qui importe est que le processus même de l'échange mène à la focalisation du comportement sur des stratégies d'échange indirect à travers lesquelles des biens sont constitués en tant que moyens d'échange plutôt que comme biens de consommation. On peut à cet égard rappeler que, chez Menger lui-même, l'institution d'un bien unique comme *équivalent général* était explicitement présentée comme résultant d'une action de l'Etat (Menger [1871]).

De la même façon, l'exogénéité des chocs envisagés par Bignon ne doit pas être saisie comme une extériorité radicale du choc au système d'échanges qu'il détermine partiellement. Il n'y a pas, chez Bignon, d'ajustement mécanique d'un marché auto-régulateur à des chocs extérieurs, qu'ils proviennent de l'Etat ou d'autre chose. C'est en tant que l'impact du choc est ressaisi à partir de stratégies d'échanges corrélées, stratégies qui prennent sens au sein d'un certain mode de fonctionnement (global) des rapports économiques, que l'événement initiateur peut devenir « cause » d'un certain type de comportement. La guerre, pas plus que la répudiation du Reichsmark, ne déterminent mécaniquement, de façon conforme à une logique abstraite de son contexte d'application, des phénomènes tels que l'inflation. C'est parce que les vendeurs anticipent négativement la valeur de leur patrimoine monétaire qu'ils modifient leur comportement monétaire, c'est la faible dotation des agents en monnaie qui les oriente vers des échanges non monétaires : l'effet du choc ne peut être compris qu'à partir de sa corrélation avec un mode déterminé de fonctionnement des échanges, mode défini par un ensemble de mécanismes sociaux qui n'ont rien à voir avec un simple ajustement de l'offre à la demande.

La même conclusion vaut pour l'intervention de l'Etat, laquelle ne prend sens (et ne peut être efficace) que corrélée avec un état déterminé du système d'échanges, sans que l'on puisse lier de façon mécanique et abstraite une politique monétaire à son effet sur la structure des échanges. L'étude de Bignon remet profondément en cause le quantitativisme naïf, fustigé de leur côté par les théoriciens de la régulation, qui rend difficilement compréhensibles les phénomènes de crises monétaires *non* inflationnistes. Comme l'écrit Vincent Bignon : « il n'est en rien évident que la demande de monnaie soit invariante de la politique monétaire et bancaire » (p. 308)

Enfin, on doit remarquer que l'étude du passage entre équilibre monétaire et équilibre non-monnaire rejoint (paradoxalement) la thèse fondamentale des théoriciens de la régulation, selon laquelle la dimension monétaire est *inhérente* à l'échange économique, et qu'un équilibre de troc ne saurait avoir d'autre consistance que celui d'un langage sans langue. L'expression même de « fable du troc » est d'ailleurs explicitement reprise par Bignon dès la première page de son étude, le troc étant lui-même défini... comme un certain mode de circulation de la monnaie ! « Dans cette thèse, l'usage du terme « économie de troc » signifie seulement que la monnaie nationale circule mal dans l'économie, permettant de réaliser un nombre relativement faible d'échanges. (p. 309) L'équilibre monétaire ne provient pas plus du troc qu'il ne s'y résout suite à la crise, puisque la crise de confiance par laquelle la monnaie

nationale disparaît *en tant que* monnaie est en même temps le processus d'émergence de monnaies alternatives ; par conséquent, le terme de troc « devient imparfaitement adéquat à la situation allemande à partir du début de l'année 1946, dans la mesure où l'on observe alors l'émergence de monnaies marchandises. » (*ibid.*)

Conclusions

Il nous semble donc que les deux voies empruntées par certains développements récents des modèles de prospection donnent un sens nouveau à la référence qu'ils adressent à la théorie de Menger, sens qui tend à atténuer la différence de paradigme rationnel qui affectait ses premières formulations. Ce qui apparaît comme une complexification de la théorie peut en effet être interprété comme une simplification du modèle, progressivement débarrassé des hypothèses *ad hoc* qui le séparaient de la démarche analytique-compositive de Menger. Ce retour à l'orthodoxie mengérienne permet à son tour d'indiquer des voies de rapprochement possibles entre les modèles de prospection et la théorie de la régulation (dans la formulation qu'en donnent Aglietta et Orléan), rapprochement rendu d'autant plus plausible par le fait que celle-ci a elle-même pris ses distances par rapport à la critique originelle de l'individualisme méthodologique.

De la même façon, il nous semble que les approches visant à mettre en relation les modèles de prospection et l'interprétation de phénomènes historiques, si elles ne comblent pas l'écart méthodologique qu'elles entretiennent avec une approche en termes de régulation, permettent néanmoins de mettre en lumière des convergences concernant quelques points fondamentaux, convergences susceptibles de donner une consistance accrue à la référence commune que les deux corpus adressent, non plus à Menger, mais au lien existant entre monnaie et confiance. En ce sens, la référence au nom de Menger doit moins être interprétée comme le critère d'une parenté théorique, que comme le symptôme d'un dialogue possible entre deux corpus ; dialogue probablement souhaitable pour les modèles de prospection, et sans nul doute profitable pour la théorie de la régulation, dont le rapport à la microéconomie demeure toujours problématique — comme en témoignent les résistances suscitées par une autre tentative de rapprochement, menée cette fois en direction de l'économie des conventions.

Bibliographie

- Aglietta, M. *Régulation et Crises du capitalisme*, Calmann-Lévy, 1976
- Aglietta, M & Orléan, A. *La Violence de la monnaie*, Puf 1982
- Aglietta, M & Orléan, A. *La monnaie entre violence et confiance*, Odile Jacob 2002.
- Alary, P. *L'émergence d'une monnaie dans un système polymonétaire et le développement des marchés : l'exemple du kip dans une province du nord Laos*, Université de Paris I, Cepremap 2003
- Alvarez, A. *Learning to choose a commodity money : Carl Menger's Theory of imitation and the Search Monetary Framework*, miméo, Université Paris X, 2002.
- Alvarez, A. *Problèmes informationnels, monnaie et division du travail dans un modèle de prospection*, Phare 2003.

- Alvarez, A. *Carl Menger et la théorie monétaire contemporaine*, « Economies et Sociétés », PE n° 6 / 2005
- Alvarez, A. Bignon, V. *Walras and Menger through the moderne path of monetary theory*, 2006
- Beauvert, J. *A l'origine de plusieurs courants sur la monnaie : Léon Walras*, Phare (miméo) 2003.
- Bellet, M. *L'actualité de Carl Menger*, « Economies et Sociétés », PE n° 6 / 2005
- Bignon, V. *La crise monétaire allemande de 1945-1948 : l'apport des modèles de prospection monétaire*, Thèse de Doctorat, 2002 (inédite).
- Bignon, V. Breton, R. *Note sur l'origine de la monnaie dans les modèles de search*, AFSE 2002
- Bignon, V. Compain, C. *Les développements récents des modèles de prospection monétaire : Monnaie et formalisation des transactions*, Revue d'économie politique (3) 2001
- Bignon, V. (et alii.) *Nature et origine de la monnaie, Réflexions à partir de modèles récents*, Document de travail Forum 2003-09.
- Bougi, G. *Pourquoi le problème monétaire de Menger reste-t-il irrésolu ?* Document de recherche du CAE, 2006
- Campagnolo, G. *Critique de l'économie politique classique*, Puf 2004
- Cartelier, J. *Monnaie et marché. Un point de vue critique sur les modèles de prospection*, Revue économique, 2001.
- Cartelier, J. *Monnaie, mémoire et spécialisation : une interprétation alternative*, Revue d'économie politique (3) 2001
- Garrouste, P. *Les connexions entre la tradition autrichienne et quelques développements récents en matière d'analyse économique des institutions*. Atom.
- Garrouste, P. *Léon Walras et Carl Menger, à propos de l'utilisation des mathématiques en économie politique*, Economies et Sociétés, PE n° 10-11, 1994
- Gimenez, S. *Monnaie et structures de marchés dans les modèles de search*, Phare 2002.
- Gravelle, T. *What is old is new again*, The Manchester School, 1996
- Horwitz, S. *Monetary Exchange as an Extra-Linguistic Social Communication Process*, in *Individuals, Institutions and Interpretations*, Aldershot 1995
- Iwäi, K. *The evolution of money*, University of Pennsylvania, 1988.
- Iwäi, K. *The Bootstrap Theory of Money*, Structural Change and Economic Dynamics, 1996
- Jaffé, W. *Menger, Jevons and Walras de-homogenized*, Economic Inquiry, 1976.
- Kiyotacki, N. *A contribution to the pure theory of Money*, F. R. Bank of Minneapolis and University of Madison, 1989
- Kiyotacki, N. Wright, R. *On money as medium of exchange*, Journal of political economy, 1989
- Kiyotacki, N. Wright, R. *A search-Theoretic Approach to Monetary Economics*, American Economic Review, 1993
- Kiyotacki, N. Wright, R. Kehoe, T. J. *More on money as a medium of exchange*, F. R. Bank of Minneapolis, 1991
- Le Masne, P. *Carl Menger et la séparation entre économie et éthique*, Gedes.
- Luo, G. Y. *The Evolution of Money as medium of exchange*, Journal of Economic Dynamics and Control, 23 (3) 1998
- Menger, C. *Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, Braumüller 1871
- Menger, C. *Principles of Economics*, Ludwig von Mises Institute, 2004
- Menger, C. *Investigations into the method of the social sciences*, Libertarian Press, 1996
- Menger, C. *On the origins of Money*, Economic Journal, 1892
- Menger, C. *La monnaie mesure de valeur*, Revue d'économie politique, 1892

- Nadeau, R. *Redécouvrir Menger*, CREA, 1989
- Nadeau, R. *Carl Menger et la méthodologie de l'économie politique*, « Economies et Sociétés », PE n° 6 / 2005
- Oakley, A. *The foundations of Austrian Economics from Menger to Mises-*, Edward Elgar Publishing, 1997
- Rocheteau, G. *La quantité optimale de monnaie dans un modèle avec appariements aléatoires*, Annales d'économie et de statistiques, 2000
- Rocheteau, G. Berentsen, A. *Monnaie et termes de l'échange dans les modèles de prospection*, Revue d'économie politique (3) 2001
- Rocheteau, G. Wright, R. *Money in search equilibrium, in competitive equilibrium, and in competitive search equilibrium*, F. R. Bank of Cleveland, 2004
- Rocheteau, G. (et alii) *General Equilibrium with Nonconvexities, Sunspots and Money*, F. R. Bank of Cleveland, 2005
- Rupert, P (et alii.) *General Search-Theoretic Models of Monetary Exchange*, 2005
- Schmitz, S. W. *Carl Menger's « Money » and the current neoclassical models of money*, 2001
- Valdy, J. *Menger et les néo-Cloweriens : la double coïncidence des besoins à l'origine de la monnaie ?* Université d'Aix-Marseille.
- Versailles, D. *Le rôle de Karl Menger dans la diffusion de l'œuvre de son père Carl Menger*, CHPE 1999.
- Wright, R. *A note on purifying mixed strategy equilibria*, F. R. Bank of Cleveland, 1997
- Wright, R. & Aruoba, S. B. *Search, Money and Capital : a neoclassical dichotomy*, F. R. Bank of Cleveland, 2002
- Wright, R. Li, Y. *Government Transaction Policy, Media of Exchange, and Prices*, Journal of Economic Theory, 81, 1998
- Wright, R. & Shevchenko, A. *A simple search model of money with heterogeneous agents and partial acceptability*, F. R. Bank of Cleveland, 2002
- Wright, R. (et alii) *Money and Capital*, F. R. Bank of Cleveland, 2006